

JEAN BOUTIER, BRIGITTE MARIN ET ANTONELLA ROMANO

LES MILIEUX INTELLECTUELS ITALIENS COMME PROBLÈME HISTORIQUE

UNE ENQUÊTE COLLECTIVE*

Ce volume rassemble les travaux réalisés dans le cadre d'un programme de recherche collectif intitulé «Les milieux intellectuels italiens. Naples, Rome, Florence (XVII^e-XVIII^e siècles)», programme dont l'objectif de départ était double. Il s'agissait en premier lieu de faire converger deux traditions historiographiques nationales assez éloignées l'une de l'autre dans le domaine de l'histoire culturelle. En effet, l'historiographie française est, de longue date, attentive aux insertions sociales des pratiques culturelles, alors que l'historiographie italienne, fortement marquée par l'histoire des idées, attache plus d'importance aux textes et aux savoirs, qu'il s'agisse de leur production, de leur circulation ou de leur réception¹. L'étude des milieux intellectuels, de ce point de vue, entend se situer d'emblée au croisement de ces deux façons de faire. En second lieu, alors que le cadre des anciens états de la péninsule tend désormais à s'imposer comme l'espace de référence «naturel», voire exclusif, pour l'histoire de l'Italie moderne, ce projet se propose, à partir des acquis, nombreux et féconds, d'une histoire urbaine sensible aux réalités culturelles, d'approcher les spécificités de chaque ville à travers une pratique construite de la comparaison. Les trois villes retenues, Naples, Rome et Florence, constituent dès lors trois observatoires pour mettre à l'épreuve des hypothèses et des interprétations, non pour écrire une histoire d'ensemble des milieux intellectuels italiens aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Ce travail s'est constitué autour d'une hypothèse principale : l'activité intellectuelle, par les échanges, les partages d'intérêts, de

* Ce texte s'appuie pour partie sur des contributions apportées à l'occasion des diverses rencontres du groupe, en particulier celles de Marina Caffiero, Maria Pia Donato et Anna Maria Rao. C'est aussi un essai de mise en forme d'un travail intellectuel collectif où de longues et fructueuses discussions, au fil des années, ont donné corps à ce qui n'était au départ qu'un simple questionnement.

¹ Sur ces rapports complexes, un point de vue éclairant : D. Roche, *Histoire des idées, histoire de la culture, expériences françaises et expériences italiennes*, dans L. Guerci, G. Ricuperati (éd.), *Il coraggio della ragione. Franco Venturi intellettuale e storico cosmopolita*, Turin, 1998, p. 151-170.

«curiosités», d'outils, de références ou d'héritages qu'elle suscite, fabrique des relations sociales, donne vie à des groupes qui échappent le plus souvent aux découpages classiques. De taille modeste, ou de plus vaste ampleur, ces groupes, ancrés dans des réalités urbaines affirmées, peuvent se former sous la protection d'un prince ou d'un mécène, autour de l'enseignement d'un maître, à partir d'une recherche commune, d'une pratique scientifique ou professionnelle. Ils peuvent être temporaires ou s'installer dans la durée, voire s'institutionnaliser. Ils peuvent se refermer sur eux-mêmes, se mettre en relation avec d'autres groupes, de la même ville ou dans d'autres villes, voire dans d'autres états. Ils contribuent alors à former des réseaux, italiens ou européens. Ce sont précisément la constitution, la stabilité ou la recomposition fréquente de ces groupes, aux limites incertaines et fluctuantes, qui ont été au cœur de l'enquête, en faisant l'hypothèse que chaque ville, par ses configurations politiques et sociales, ses traditions culturelles, tendrait à façonner à sa manière ses propres milieux intellectuels.

Dans le choix de ce type de questionnement, la diversité des compétences mobilisées a été déterminante : tous historiens de l'Italie moderne, les collaborateurs de ce programme viennent de traditions différentes, histoire urbaine, histoire sociale, histoire intellectuelle, histoire religieuse, histoire de l'art ou histoire des sciences. La convergence de ces approches complémentaires, sur trois terrains déterminés, a permis, notamment en complexifiant les analyses, de restituer aux équipements culturels urbains tout leur rôle dans la vie et dans le rayonnement intellectuel de ces cités.

Les études réunies ici sont issues d'un travail collectif qui a connu sa phase d'activité la plus intense de 1994 à 1998. À l'initiative de Jean Boutier et de Brigitte Marin, un certain nombre de chercheurs se sont rencontrés en juin 1994 à l'École française de Rome pour engager une réflexion sur une proposition : étudier les « milieux intellectuels italiens » à l'époque moderne. À partir d'états des lieux historiographiques minutieux, d'examen critiques et de confrontations des concepts, des outils et des méthodes, une équipe s'est progressivement constituée autour d'un corps d'hypothèses de travail. Grâce au soutien de Philippe Boutry, alors directeur des études pour l'histoire moderne et contemporaine, puis de Catherine Brice, son successeur, grâce à la bienveillance de Claude Nicolet puis d'André Vauchez, directeurs de l'École française de Rome, elle s'est réunie une à deux fois par an. Les premières rencontres se sont déroulées à Rome en janvier 1995, octobre 1995 et juin 1996². Grâce

² Outre les contributions réunies dans ce volume, les résultats présentés ici sont redevables de l'apport de quelques chercheurs qui, pour des raisons diverses,

au concours supplémentaire de l'École des hautes études en sciences sociales et de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, des résultats partiels ont été présentés autour de la question des académies italiennes à Marseille en octobre 1996³ et ont bénéficié des critiques et suggestions de Daniel Roche – dont les études pionnières sur les académies des provinces françaises et sur les «républicains des lettres» invitaient à une reprise du dossier des académies italiennes – et de Michel Plaisance – dont les travaux sur les académies et la culture florentine à la Renaissance ont renouvelé la connaissance des configurations intellectuelles qui existaient au moment même où notre enquête débute. La question centrale et difficile de la comparaison entre les trois réalités urbaines a été abordée, en novembre 1997 à Santa Croce sull'Arno, dans le cadre du colloque organisé pour le troisième centenaire de la naissance de Giovanni Lami⁴, puis à nouveau à Marseille et Aix-en-Provence en mars 1998, à l'occasion d'une table ronde à laquelle étaient conviés Vincenzo Ferrone et Françoise Decroisette. Les études présentées dans ce volume ont enfin été discutées lors du colloque «Les milieux intellectuels, Naples, Rome, Florence (XVII^e-XVIII^e siècles)», qui s'est tenu à l'École française de Rome du 3 au 5 décembre 1998⁵; elles ont été complétées, dans certains cas, par des recherches ultérieures.

L'équipe s'est efforcée de répondre conjointement à deux exigences, pour assurer une véritable approche comparative : il fallait, d'une part, se doter de notions, d'instruments et d'objectifs communs, d'autre part poursuivre l'étude indispensable des réalités locales.

Durant les rencontres, les discussions ont porté sur de grandes questions transversales : des bilans historiographiques ont été dressés par thèmes, par lieux, par périodes; des questions de terminologie, sur lesquelles nous reviendrons, ont été longuement débattues, notamment autour de la catégorie d'«intellectuels»; les sources mobili-

n'ont pu accompagner l'équipe jusqu'à la table ronde finale, bien qu'ayant participé à une ou plusieurs des rencontres préparatoires. Nous remercions tout particulièrement pour leur contribution Renata Ago (Università di Roma «La Sapienza»), Renato Pasta (Università di Firenze), Elisabeth Garms (Académie autrichienne de Rome), Sabine Du Crest et Sandro Landi (Université Michel de Montaigne, Bordeaux III).

³ En plus de contributions des membres du groupe, Francis Pomponi (Université de Nice-Sophia Antipolis) y avait présenté une communication sur les parcours biographiques d'académiciens corses et sardes au XVIII^e siècle.

⁴ Les actes de cette rencontre sont, à ce jour, restés inédits.

⁵ Première présentation d'ensemble des travaux conduits dans le cadre de ce programme, cette table ronde a bénéficié des réflexions critiques de chercheurs extérieurs à l'équipe, sollicités en tant que discutants, Martine Boiteux (EHESS, Paris), Elena Brambilla (Università di Milano), Pierre-Antoine Fabre (EHESS, Paris), Vincenzo Ferrone (Università di Torino), Jacques Revel (EHESS, Paris) et Mario Rosa (Scuola normale superiore di Pisa), que nous tenons à remercier.

sables ont été inventoriées et critiquées. Un programme de travail a rapidement été défini, abordant d'abord les structures du champ intellectuel, puis les lieux de la sociabilité intellectuelle, enfin les réseaux. La rédaction et la mise en circulation d'un bulletin, *Naples, Rome, Florence. Bulletin de liaison du groupe d'étude sur les milieux intellectuels italiens aux XVII^e et XVIII^e siècles*, – dix numéros en quatre ans totalisant 200 pages environ, diffusés à une vingtaine d'exemplaires –, a alimenté la réflexion d'ensemble tout en proposant des résultats tangibles sur certains aspects du programme. Il a permis de renforcer, à partir de positions et de propositions individuelles, la réflexion collective et de donner ainsi une cohérence intellectuelle au projet⁶.

Parallèlement à ces rencontres et à ces discussions, la recherche s'est organisée selon une logique de site, autour de l'étude de chacune des villes considérées. L'étude sociale des milieux intellectuels repose en effet sur une connaissance fine du terrain, fruit d'une longue familiarité avec les archives et de minutieuses « mises en fiches » des individus. Trois groupes ont ainsi travaillé à l'approfondissement des situations locales⁷, tandis que la confrontation des expériences et des résultats permettait l'élaboration d'un questionnaire commun, garant de l'unité du projet. Celui-ci s'est centré autour de six thèmes qui ont émergé lors des premières rencontres – l'auto-représentation ou autolégitimation des groupes d'intellectuels, leurs modes d'organisation, notamment autour des lieux de la sociabilité intellectuelle, les groupes professionnels et les processus de professionnalisation, les savoirs, la question des rapports entre intellectuels et pouvoirs, les réseaux d'échanges –, et qui ont été abordés systématiquement pour chaque ville, même s'ils n'ont pas toujours fait l'objet d'un traitement exhaustif.

Tout au long de cette expérience, à travers les questions et les problèmes nés de la mise en œuvre du chantier, la nécessité d'opérer des choix, sur le plan terminologique, chronologique, méthodologique, s'est imposée. Il convient de les expliciter.

Trois villes pour une enquête générale

C'est la perspective comparative qui nous a conduits à travailler sur la base de trois sites, dont le choix n'a pas été sans poser problème. Cette recherche prend en effet pour cadre trois villes, capitale

⁶ Les rédacteurs de cette introduction savent ce qu'ils doivent à la consultation de ces bulletins, à l'heure où la mémoire et les notes individuelles montrent toutes leurs insuffisances.

⁷ Ils ont été coordonnés chacun par l'un des trois éditeurs du présent volume.

chacune d'un état régional. Aucune n'a été retenue parce qu'elle serait, plus que d'autres, représentative de la société italienne moderne. En effet, la comparaison construite ici ne vise pas à retrouver les traits communs au monde intellectuel italien des XVII^e et XVIII^e siècles; elle cherche au contraire à mettre en évidence la manière dont, au même moment et à partir d'une culture commune, se structurent différemment des milieux intellectuels en fonction de contextes sociaux et politiques spécifiques, de cultures citadines qui se sont déclinées, à partir du Moyen Âge, dans une histoire des cités-états, toujours fortement présentes à l'époque moderne. De ce point de vue, aucune ville n'est comparable à d'autres et construire un échantillonnage paraît problématique, chaque site n'étant représentatif que de lui-même. Ce sont les différences entre Rome, Naples et Florence qui en font un terrain d'enquête, selon une logique de recherche à l'opposé de l'échantillonnage, qui renvoie à celle de la représentativité. Naples est l'unique grand centre intellectuel d'un vaste royaume fasciné par sa capitale. Rome est au cœur d'un immense espace, la Chrétienté catholique, qui ne cesse d'y envoyer certaines de ses élites intellectuelles, alors que, dans la ville elle-même, les foyers de culture, fortement modelés par le mécénat et le patronage, se font et se défont au gré des élections pontificales. Jadis foyer brillant de l'humanisme à la Renaissance, Florence tente à l'époque moderne de maintenir un héritage dans un cadre sociopolitique fondamentalement stable jusqu'aux années 1740.

Bien évidemment, d'autres villes italiennes auraient pu faire l'objet de cette enquête. On pense notamment à Venise, dont le rôle, comme capitale éditoriale de la péninsule, a été déterminant tout au long de la période moderne, tout comme sa situation de carrefour en particulier entre culture grecque et culture latine. On aurait pu aussi penser à Bologne, Milan, ou plus tardivement à Turin. Mais, compte tenu de la démarche adoptée, ce n'est pas le cumul de cas différents qui donne plus de force à la démonstration, ni plus de validité aux résultats obtenus, alors qu'un choix limité permet de mener plus rigoureusement une approche comparative.

Une autre objection concerne la pertinence du choix de villes en position de capitale pour étudier les milieux intellectuels. N'aurait-il pas mieux valu choisir un état, ce qui aurait notamment permis d'articuler les milieux intellectuels de la capitale avec ceux des sociétés provinciales, d'aborder la question des rapports entre «centre» et «périphéries»? L'objection perd de sa force dès lors que les études conduites sur les villes capitales, loin d'être refermées sur elles-mêmes, sont ouvertes sur l'ensemble des milieux intellectuels, italiens mais aussi européens, avec lesquels ces villes sont en relation et que les réseaux d'échanges, des plus rapprochés aux plus éloignés, constituent un des points forts du questionnaire.

Une dernière difficulté – un obstacle à la comparaison? – provient de l'hétérogénéité foncière des constructions historiographiques. Les travaux disponibles sur chacune des trois villes, en effet, portent la marque forte des écoles historiographiques qui continuent aujourd'hui encore d'en façonner l'étude. Dans leurs approches et leurs interprétations, ces historiographies ont accordé plus ou moins d'importance aux milieux intellectuels, entraînant ainsi des disparités criantes. Nous nous limitons ici aux traits essentiels, et renvoyons aux analyses plus développées présentées en tête des textes de synthèse élaborés pour chacune des villes.

L'historiographie napolitaine procure une ample moisson de travaux concernant la vie culturelle et intellectuelle. Mais, paradoxalement, malgré une évidente richesse, elle résulte de l'attention quasi exclusive portée à un nombre limité d'hypothèses ou de modèles qui ont, à terme, entraîné lacunes et déséquilibres. Les travaux sur le XVII^e siècle napolitain concernent notamment la littérature, le monde juridique⁸, les institutions académiques⁹, les rapports entre centre et périphérie. Les dernières décennies de la domination espagnole sont marquées par la reprise du mouvement intellectuel. Les travaux de Raffaele Ajello et de son école ont placé la bureaucratie au centre du dynamisme politique et culturel de la capitale, et montré la fécondité et l'efficacité d'une culture administrative et juridique dominante jusqu'au début du XVIII^e siècle. Ils ont permis de mieux connaître la physionomie sociale et culturelle des *togati* napolitains, sans approfondir toutefois la question de leurs réseaux de sociabilité académique. L'approche du XVIII^e siècle a été fortement influencée par les travaux de Franco Venturi, centrés sur les liens entre Lumières et réformes, et sur la capacité des intellectuels napolitains à réélaborer les questions débattues en Europe pour trouver des moyens propres à stimuler le développement économique et civil de l'Italie méridionale¹⁰. En dépit de tout ce qui a été écrit sur les

⁸ P. L. Rovito a montré la vitalité du groupe des juristes avant 1648, vitalité qui s'effacerait par la suite : P. L. Rovito, *Respublica dei togati. Giuristi e società nella Napoli del Seicento*, Naples, 1981.

⁹ S. Suppa, *L'accademia di Medinacoeli. Fra tradizione investigante e nuova scienza civile*, Naples, 1971; G. Ricuperati, *A proposito dell'accademia Medina Coeli*, dans *Rivista storica italiana*, LXXXIV, 1972, p. 57-79; V. I. Comparato, *Società civile e società letteraria nel primo Seicento : l'accademia degli Oziosi*, dans *Quaderni Storici*, VIII, 23, 1973, p. 359-388; M. Torrini, *L'accademia degli Investiganti, Napoli, 1663-1670*, dans *Quaderni Storici*, XVI, 48, 1981, p. 845-883; G. de Miranda, *Una quiete operosa. Forma e pratiche dell'Accademia napoletana degli Oziosi, 1611-1645*, Naples, 2000.

¹⁰ «Momento particolarmente importante nella storia della cultura meridionale quello che vide volgersi allo studio della società, dell'agricoltura, del commercio, gli ingegni migliori della nuova generazione, che vide nascere il *Della Moneta* di Galiani e assistette al passaggio dalla metafisica all'economia di Geno-

grands protagonistes de l'histoire culturelle du XVIII^e siècle napolitain, le domaine des liens sociaux, des relations entre intellectuels et institutions, reste encore insuffisamment exploré¹¹. Celui des sciences a connu d'importants renouvellements qui ont principalement porté sur les deux académies des sciences¹², le milieu médical¹³ et les réseaux de collaboration scientifique¹⁴. C'est récemment enfin

vesi», F. Venturi, *Settecento riformatore. I. Da Muratori a Beccaria*, Turin, 1998 (1^{ère} édition 1969), p. 557. Voir aussi G. Galasso, *La filosofia in soccorso de governi. La cultura napoletana del Settecento*, Naples, 1989.

¹¹ Sur la question de la professionnalisation : A. M. Rao, *Intellettuali e professioni a Napoli nel Settecento*, dans A. Pastore, M. L. Betri (éd.), *Avvocati, medici, ingegneri : alle origini delle professioni moderne*, Bologne, 1997, p. 41-60.

¹² On pense notamment aux travaux sur Celestino Galiani : M. Caffiero, *Scienza e politica a Roma in un carteggio di Celestino Galiani (1714-1732)*, dans *Archivio della società romana di storia patria*, vol. 101, 1978, p. 311-344; *Celestino Galiani, Guido Grandi, Carteggio (1714-1729)*, éd. par F. Palladino et L. Simonutti, préface de M. Torrini, Florence, 1989; V. Ferrone, *I profeti dell'Illuminismo : le metamorfosi della ragione nel tardo Settecento italiano*, Rome-Bari, 1989; Id., *Scienza, natura, religione. Mondo newtoniano e cultura italiana nel primo Settecento*, Naples, 1982. Sur les académies du XVIII^e siècle, voir E. Chiosi, «Humanitates» e scienze. *La Reale Accademia napoletana di Ferdinando IV : storia di un progetto*, dans *Studi storici*, XXX, 1989, n. 2, p. 435-456, désormais dans Id., *Lo spirito del secolo. Politica e religione a Napoli nell'età dell'Illuminismo*, Naples, 1992, p. 107-142; Id., *La Reale Accademia Ercolanese. Bernardo Tanucci fra politica e antiquaria*, dans R. Ajello, M. D'Addio (éd.), *Bernardo Tanucci statista letterato giurista*, Naples, 1986, t. II, p. 493-517; Id., *Intellectuals and Academies*, dans G. Imbruglia (éd.), *Naples in the Eighteenth Century. The Birth and Death of a Nation State*, Cambridge, 2000, p. 118-134. Voir aussi Id., *Lo Stato e le scienze. L'esperienza napoletana nella seconda metà del Settecento*, dans *La politica della scienza. Toscana e stati italiani nel tardo Settecento. Atti del convegno di Firenze, 27-29 gennaio 1994*, éd. par G. Barsanti, V. Becagli et R. Pasta, Florence, 1996, p. 531-549.

¹³ Cf. notamment A. Borrelli, *Medicina e atomismo a Napoli nel secondo Settecento*, dans E. Festa et R. Gatto (éd.), *Atomismo e continuo nel XVII secolo*, Naples, 2000, p. 341-360; Id., *Istituzioni scientifiche, medicina e società : biografia di Domenico Cotugno (1736-1822)*, préface de M. Torrini, avec un appendice de documents sur la «Scuola medica degl'Incurabili», Florence, 2000; Id., *Istituzioni e attrezzature scientifiche a Napoli nell'età dei Lumi*, dans *Archivio storico per le province napoletane*, 114, 1996, p. 131-183; B. Marin, *La topographie médicale de Naples de Filippo Baldini, médecin hygiéniste au service de la couronne*, dans *MEFRIM*, 101, 1989, 2, p. 695-732; Id., *Magistrature de santé, médecins et politiques sanitaires à Naples au XVIII^e siècle : de la lutte contre les épidémies aux mesures d'hygiène publique*, dans *Siècles. Cahiers du centre d'histoire «Espaces et Cultures»*, Université Blaise Pascal-Clermont Ferrand II, 14, 2001, p. 39-50, ainsi que la contribution dans ce volume.

¹⁴ Ils ont été étudiés par M. Torrini : ses contributions biographiques constituent une voie d'accès à l'ensemble des relations sociales. Cf. M. Torrini, *Dopo Galileo : una polemica scientifica (1684-1711)*, Florence, 1979; Id., *Tommaso Cornelio e la ricostruzione della scienza*, Naples, 1977. On renverra aussi aux nombreux colloques dont il a été l'organisateur sur des personnalités de premier plan de la culture scientifique napolitaine et européenne du XVII^e siècle, notamment : M. Torrini (éd.), *Giovan Battista della Porta nell'Europa del suo tempo. Atti di un*

qu'ont été abordées l'édition et la presse au XVIII^e siècle¹⁵, les bibliothèques ou les institutions universitaires¹⁶. Ainsi, les travaux les plus récents tendent à s'écarter des grands « modèles » historiographiques pour explorer de nouvelles voies.

La situation romaine a longtemps pu apparaître paradoxale : peu de travaux disponibles sur l'histoire culturelle et intellectuelle de la société romaine. L'histoire de Rome en tant que ville s'est en effet perdue dans les histoires de l'Église, voire dans celles des États pontificaux ou des papes. Elle a également beaucoup intéressé les historiens de l'art, suscitant de nombreux travaux érudits dans deux types de directions, les grandes figures du maniérisme et du baroque en peinture, sculpture, architecture, musique, etc., d'une part, le milieu des collectionneurs et antiquaires digne de l'intérêt des spécialistes de la Rome antique d'autre part¹⁷. À l'inverse, les spécialistes de la culture ont peu cherché jusqu'à présent à écrire une histoire qui embrasserait aussi bien les formes de la vie culturelle que les variations sociales des pratiques ou les productions et les représentations culturelles. Les lacunes sont donc nombreuses, pour une ville dont le cosmopolitisme et la vocation universaliste rendent souvent difficiles les approches locales qui sous-tendent notre programme de recherche. Ainsi, les structures universitaires et scolaires (par opposition à ce qui est disponible

convegno tenuto a Vico Equense nel 1986, Naples, 1990; R. Sirri et M. Torrini (éd.), *Bernardino Telesio e la cultura napoletana. Atti del Convegno : Napoli, 15-17 dicembre 1989*, Naples, 1992. Voir en outre, dans le sillage des études galiléennes à Naples, F. Lomonaco et M. Torrini (éd.), *Galileo e Napoli. Atti del Convegno tenuto a Napoli nel 1984*, Naples, 1987, dont on retiendra particulièrement les contributions de G. Olmi, *La colonia lincea di Napoli*, p. 23-58, et A. Borrelli, *Fortuna di Francesco Redi a Napoli nel Sei-Settecento*, p. 399-427. Enfin, sur les mathématiciens napolitains, R. Gatto, *Un matematico sconosciuto del primo Seicento napoletano : Davide Imperiali; con un'appendice di lettere e manoscritti inediti*, dans *Bollettino di storia delle scienze matematiche*, VIII, n. 1, 1988, p. 71-135; Id., *Tra scienza e immaginazione. Le matematiche presso il collegio gesuitico napoletano (1552-1670 ca.)*, Florence, 1994; Id., *La meccanica a Napoli ai tempi di Galileo*, Naples, 1996.

¹⁵ En particulier avec le colloque sur l'édition napolitaine : A. M. Rao (éd.), *Editoria e cultura a Napoli nel XVIII secolo. Atti del convegno organizzato dall'Istituto Universitario Orientale, dalla Società italiana dei Studi sul Secolo XVIII e dall'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici, Napoli, 5-7 dicembre 1996*, Naples, 1998. Voir aussi F. Luise, *Librai editori a Napoli nel XVIII secolo. Michele e Gabriele Stasi e il circolo filangeriano*, Naples, 2002.

¹⁶ Symptomatique de ce renouveau, pour la période postérieure à celle qui nous occupe ici, R. Gatto, *Storia di una « anomalia ». Le facoltà di Scienze dell'Università di Napoli tra l'Unità d'Italia e la riforma Gentile 1860-1923*, Naples, 2000.

¹⁷ D'où aussi la disponibilité de certains travaux sur les rapports entre art et mécénat. On se permettra ici de renvoyer aux travaux cités dans la bibliographie de fin de volume.

pour des centres comme Padoue, Bologne, Pise, Ferrare...), l'imprimerie, les journaux ont été, jusqu'à une date très récente, relativement absents en regard d'une bibliographie généralement abondante pour d'autres cités¹⁸.

Les dernières années ont cependant été marquées par d'importantes mutations du paysage historiographique, tant à l'échelle des «études romaines», comme en témoigne notamment la naissance, en 1993, de la revue *Roma moderna e contemporanea*, qu'à l'échelle de la catholicité, dont les retombées sur la connaissance même du fonctionnement social de l'*Urbs* sont loin d'être négligeables. Ce renouveau a d'ores et déjà porté ses premiers fruits à propos des structures étatiques dont l'analyse a été renouvelée par les travaux au long cours de P. Prodi, mais aussi par de riches enquêtes sur la bureaucratie pontificale. D'autres thèmes comme la noblesse, le patronage, les rapports entre politique et religion, les rituels et les liturgies politiques, la censure ou la culture romaine de la Contre-Réforme, bénéficient aussi de ce renouveau¹⁹. En outre, la perspective du jubilé, assortie d'un changement de siècle et de millénaire, a été l'occasion d'importantes initiatives éditoriales qui offrent, à présent, sur le site romain, des synthèses largement ouvertes à l'histoire sociale et culturelle²⁰. Dans les dernières années, on a ainsi assisté à l'éclosion d'une production notable qui a permis de «défier» le silence historiographique relatif à Rome, et de prendre ses distances vis-à-vis tant des préjugés d'origine libérale et «post-risorgimentale» que de l'apologétique catholique. Ces nouvelles recherches se sont en outre nourries des récents débats sur la nature et la formation complexe de l'État moderne, qui ont mis en œuvre de nouvelles approches méthodologiques et des catégories conceptuelles empruntées aux sciences sociales (sociologie et anthropologie principalement), contribuant ainsi à la mise en question des typologies

¹⁸ Parmi les études les plus récentes sur ces thèmes, citons M. P. Donato, *Accademie romane. Una storia sociale (1671-1824)*, Naples, 2000, M. Caffiero et G. Monsagrati (éd.), *Dall'erudizione alla politica. Giornali, giornalisti ed editori a Roma tra XVII e XX secolo*, Milan, 1997, ou encore A. Romano (dir.), *Roma e la scienza (secoli XVI-XX)*, dans *RMC*, VII, 3, 1999.

¹⁹ Pour toutes ces questions, voir la bibliographie citée dans la synthèse sur Rome.

²⁰ On renverra d'une part à L. Fiorani et A. Prosperi (éd.), *Storia d'Italia. Annali 16. La città del papa. Vita civile e religiosa dal Giubileo di Bonifacio VIII al Giubileo di Papa Wojtła*, Turin, 2000. L'entreprise concurrente est celle, publiée par Laterza, sur la *Storia di Roma dall'antichità a oggi*, dont on signalera principalement A. Pinelli (éd.), *Roma del Rinascimento*, Rome-Bari, 2001, et G. Ciucci (dir.), *Roma moderna*, Rome-Bari, 2002.

et modèles déjà consolidés²¹. Le processus est loin d'avoir atteint son terme²².

En dehors de l'ouvrage très personnel d'Eric Cochrane²³, il n'existe pas de véritable histoire culturelle et intellectuelle d'ensemble de la Florence grand-ducale. Au lendemain de la Renaissance, Florence est largement perçue comme frappée d'engourdissement, à l'exception de quelques secteurs, souvent présentés comme peu liés au reste de la vie culturelle, autour de l'invention et de la diffusion de l'expérimentation scientifique, depuis Galilée jusqu'à Francesco Redi et l'Académie du Cimento²⁴. L'approche biogra-

²¹ Voir M. Caffiero, *Politica, religione e disciplinamento a Roma. Riflessioni in margine ad un volume recente*, dans *RMC*, IV, 2, 1996, p. 495-506; M. A. Visceglia, *Roma e il giubileo : universalismo e città tra medio evo ed età moderna (1300-1825)*, dans *RMC*, VIII, 3, 2000, p. 503-538.

²² C'est dans cette perspective que, pour l'histoire des sciences, un programme de recherche a été lancé, en 2000, par l'École française de Rome sur «Genèse de la culture scientifique européenne : Rome de la Contre-Réforme à la Révolution», sous la direction d'A. Romano. Il est devenu, en mai 2001, l'ACI n° 67122 du Ministère de la recherche. Les premiers résultats de cette recherche ont fait l'objet de publications d'articles, dans *RMC*, VII, 3, 1999, dans les *MEFRIM*, 2002, 2 (*Sciences, activités scientifiques et acteurs de la science dans la Rome de la Renaissance*), *MEFRIM*, 2004, 2 («Les lieux de la science») et *MEFRIM*, 2005, 1 (*La Trinité-des-Monts dans la République romaine des sciences et des arts*).

²³ E. Cochrane, *Florence in the Forgotten Centuries, 1527-1800*, Chicago, 1973. Les développements de F. Diaz sur la culture, dans *Storia d'Italia, XIII, Il Granducato di Toscana. I Medici*, Turin, 1976, dressent un tableau sans surprise, où la «vita intellettuale e civile» oscille entre la puissance d'une tradition conservatrice et les rares forces novatrices, au fur et à mesure que s'affirment les «manifestazioni crescenti di sterilità e di crisi della vita culturale» (cf. p. 422-463, 505-511; citation p. 505); ce panorama, fondé sur l'analyse de quelques œuvres importantes, conclut, malgré quelques «spunti vivi», à un «processo di decadenza che appunto investe insieme vita civile e cultura» (p. 446).

²⁴ Il n'est pas lieu ici de rappeler l'abondante historiographie autour de Galilée et du Cimento, plus liée, pour l'essentiel, à des problématiques d'histoire des sciences qu'à l'histoire sociale et politique de la Toscane. Mentionnons toutefois, à leur intersection, les travaux de P. Galluzzi, *Momento. Studi galileiani*, Florence, 1979; P. Galluzzi, M. Torrini (éd.), *Le opere dei discepoli di Galileo Galilei. Carteggio*, Florence, 1975; P. Galluzzi (éd.), *Novità celesti e crisi del sapere. Atti del convegno internazionale di studi galileiani*, Florence, 1984. Voir en outre, S. Carotti, *Nel segno di Galileo. Erudizione, filosofia e scienza a Firenze nel secolo XVII. I trattati accademici di Vincenzo Capponi*, Florence, 1993, ou les études sur la tradition galiléenne comme celles de M. Torrini, citées plus haut, et M. Bucciantini, *Eredità galileiana e politica culturale medicea : il caso degli scolopi*, dans *Studi storici*, XXX, 1989, 2, p. 379-399; Id., *Teologia e nuova filosofia. Galileo, Federico Cesi, Giovambattista Agucchi e la discussione sulla fluidità e corrottabilità del cielo*, dans *Sciences et religions de Copernic à Galilée (1540-1610), Actes du colloque de Rome (mai 1996)*, Rome, 1999, (Collection de l'École française de Rome, 260), p. 411-442; Id., *Valeriano Magni et la discussion sur le vide en Italie*, dans *Géométrie, atomes et vide dans l'école de Galilée*, textes réunis par E. Festa, V. Jullien et

phique et monographique, privilégiée dans les domaines de l'histoire culturelle, renforce encore le diagnostic, en l'absence d'œuvres considérées comme majeures. La reprise des travaux sur le grand-duché en tant qu'état régional n'a pas véritablement apporté d'éclairage ou d'éléments nouveaux sur les *letterati* et les milieux intellectuels²⁵, qui sont finalement en train d'émerger à partir des recherches d'histoire sociale des sciences ou de l'érudition²⁶.

Le modèle du *Settecento riformatore* a fortement marqué l'historiographie florentine : Franco Venturi avait attiré l'attention sur le *funzionario* comme intellectuel actif en politique (Neri, Gianni, Fabbroni, Ristori...) ²⁷. À la suite de son constat sur la rareté de la figure de l'intellectuel dans le grand-duché²⁸, l'accent a été porté plus sur

M. Torrini, Paris, 1999, p. 129-152. Sur Redi, W. Bernardi et L. Guerrini (éd.), *Francesco Redi un protagonista della scienza moderna. Documenti, esperimenti, immagini*, Florence, 1999; P. Findlen, *Controlling the Experiment : Rhetoric, Court Patronage and the Experimental Method of Francesco Redi*, dans *History of Science*, XXXI, 1993, p. 35-64; S. De Renzi, *Il drago di Aldrovandi e le vipere di Redi. A proposito di musei e storia naturale nell'Italia del tardo Rinascimento*, dans *Intersezioni*, vol. 17, 1997, 1, p. 123-130.

²⁵ Rappelons les trois recueils majeurs, F. Angiolini, V. Becagli, M. Verga (éd.), *La Toscana nell'età di Cosimo III. Atti del convegno Pisa-San Domenico di Fiesole (FI), 4-5 giugno 1990*, Florence, 1993; C. Lamioni (éd.), *Istituzioni e società in Toscana nell'età moderna*, Rome, 1994; A. Contini et M. G. Parri (éd.), *Il Granducato di Toscana e i Lorena nel secolo XVIII*, Florence, 1999.

²⁶ Dans le domaine de l'histoire des sciences, outre les très nombreux travaux cités *supra* n. 24 voir les stimulantes perspectives ouvertes par M. Biagioli, *Galileo Courtier. The Practice of Science in the Culture of Absolutism*, Chicago, 1993. Sur les 'historiens' florentins, voir C. Callard, *Storia patria. Histoire, pouvoir et société à Florence au XVII^e siècle*, thèse de doctorat, Université de Paris IV-Sorbonne, 2001.

²⁷ Rappelons ici les principaux travaux : F. Diaz, *Francesco Maria Gianni dalla burocrazia alla politica sotto Pietro Leopoldo di Toscana*, Milan, 1966; C. Capra, *Giovanni Ristori, da illuminista a funzionario, 1755-1830*, Florence, 1968; G. Giorgetti, *Stefano Bertolini : l'attività e la cultura di un funzionario toscano del sec. XVIII (1711-1782)*, dans *Archivio storico italiano*, CIX, 1951, p. 84-120; R. Pasta, *Scienza, politica e rivoluzione. L'opera di Giovanni Fabbroni (1752-1822) intellettuale e funzionario al servizio dei Lorena*, Florence, 1989; A. Fratoianni, M. Verga (éd.), *Pompeo Neri. Atti del colloquio di studi di Castelfiorentino (6-7 maggio 1988)*, Castelfiorentino, 1992.

²⁸ Sans doute parce que F. Venturi n'y trouve pas d'intellectuels selon la compréhension qu'il en a : «A Firenze non nacque una «setta», un partito fisiocratico. L'autonomia degli intellettuali fu qui ristretta. Meno proteso verso i grandi principi, più empirico e pratico l'animo degli economisti toscani. Non un grande movimento intellettuale nacque a Firenze, ma una classe dirigente abile e colta, al passaggio tra burocrazia e politica, tra dispotismo illuminato e libertà moderna», *Scienza e riforma nella Toscana del Settecento. Targioni Tozzetti, Lapi, Montelatici, Fontana e Pagnini*, dans *Rivista storica italiana*, LXXXIX, 1977, p. 105. La proposition peut être discutée à partir des analyses de M. Mirri, *La Fisiocrazia in Toscana : un tema da riprendere*, dans *Studi di storia medievale e moderna per Ernesto Sestan*, Florence, 1980, II, p. 703-760.

les dynamiques politiques, sur la question des réformes, – qu’elles soient envisagées dans une perspective courte, en prenant en considération la seule période de Pierre-Léopold, ou sur une période plus longue, depuis la Régence voire depuis le règne de Côme III²⁹ –, que sur le mouvement des Lumières³⁰. L’attention a été récemment attirée sur la période du grand-duc Jean-Gaston de Médicis où se met en place un milieu intellectuel original, organisé autour de réseaux fortement marqués par la franc-maçonnerie naissante³¹ et par le renforcement d’institutions scientifiques (créations de la Société botanique, de l’Académie étrusque de Cortone, suivie de près de la Société Colombaria...)³². Le renouveau des travaux sur le livre a eu, entre autres, comme conséquences d’élargir l’approche des milieux intellectuels, de faire émerger des figures nouvelles, au croisement de fonctions et de groupes diversifiés, de préciser enfin les modalités de construction politique de l’espace intellectuel³³.

Cette diversité historiographique nous a finalement confortés dans la double stratégie d’enquête que nous avons avancée : autour de questions définies en commun, il ne pouvait s’agir d’établir simplement un état des travaux et d’en proposer une synthèse raisonnée, mais il était nécessaire de reprendre les études locales pour construire, en fin de parcours, une véritable comparaison constituée en horizon de recherche du programme. L’objectif était ambitieux :

²⁹ Sur ces questions, J.-C. Waquet, *Tra principato e lumi : lo spazio della Reggenza nella Toscana del Settecento*, dans *Società e storia*, VI, 1983, p. 37-48; M. Verga, *Il Granducato di Toscana tra Sei e Settecento*, dans *Il Granducato di Toscana e i Lorena cit.*, p. 3-33.

³⁰ Sur une autre approche du rapport entre « intellectuels » et politique, on renverra aux travaux de M. Mirri, en particulier, *Per una ricerca sui rapporti fra « economisti » e riformatori toscani. L’abate Niccoli a Parigi*, dans *Annali dell’Istituto Giangiacomo Feltrinelli*, II, 1959, p. 55-120; Ferdinando Paoletti, *Agronomo, ‘georgofilo’, riformatore nella Toscana del Settecento*, Florence, 1967. Sur la question des sciences, G. Barsanti, V. Becagli, R. Pasta (éd.), *La politica della scienza cit.* note 12.

³¹ Cf. par exemple, M. A. Morelli Timpanaro, *Per una storia di Andrea Bonducci (Firenze, 1715-1766), lo stampatore, gli amici, le loro esperienze culturali e massoniche*, Rome, 1996.

³² T. Arrigoni, *Per la storia delle istituzioni scientifiche della Toscana del Settecento*, dans *Atti e Memorie dell’Accademia toscana di Scienze e Lettere La Colombaria*, LIII, 1988, p. 113-218.

³³ Par exemple, F. Waquet, *Le livre florentin dans la culture toscane : les enseignements du registre de la censure (1743-1767)*, dans *Bibliothèque de l’École des chartes*, CXXXVIII, 1980, p. 219-229; Id., *Les souscriptions au Museum Etruscum et la diffusion de l’étruscologie au XVIII^e siècle*, dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, CCVIII, 1982, p. 305-313; R. Pasta, *Editoria e cultura nel Settecento*, Florence, 1997. Sur la censure et son impact sur la vie intellectuelle, cf. S. Landi, *Il governo delle opinioni. Censura e formazione del consenso nella Toscana del Settecento*, Bologne, 2000.

nous serons satisfaits si ce travail collectif réussit à apporter des éléments de réponse.

Une approche globale des XVII^e et XVIII^e siècles

Tenter de saisir, en un même ensemble, les deux siècles qui vont de la Contre-Réforme à la Révolution française et à l'expérience des Républiques sœurs fait émerger d'autres difficultés. Au schéma ancien d'une Italie en pleine décadence à partir de la fin du XVI^e siècle jusqu'à ce que, dans le courant du XVIII^e siècle, apparaissent des ferments de renouveau interprétés comme autant de signes anticipateurs du Risorgimento, se sont progressivement substituées des approches plus partielles, polarisées sur des moments plus brefs – la Contre-Réforme, les Lumières, l'expérience révolutionnaire – qui se sont affirmées comme des formes de spécialisations historiographiques³⁴. Dès lors, les travaux que ces «écoles» ont développés apparaissent souvent comme peu compatibles entre eux. Retenons ici, à titre d'exemple, deux propositions majeures qui constituent pour leurs périodes respectives, – les années 1560-1630, les années 1730-1790 –, une interprétation culturelle globale de l'histoire italienne.

La plus ancienne concerne le mouvement des «Lumi», devenu, à partir des années 1960, la préoccupation centrale des historiens du XVIII^e siècle italien. Dans la lignée des travaux de Franco Venturi, auteur d'un monumental *Settecento riformatore* en cinq volumes, resté inachevé, de nombreux historiens se sont engagés dans l'histoire intellectuelle en vue d'une meilleure compréhension de l'histoire politique; ils ont lié étroitement l'histoire des idées à celle des réformes et des pratiques politiques³⁵. À l'autre extrémité de l'arc chronologique que notre enquête a pris en considération, le transfert, plus récent, des problématiques allemandes, en particulier celles de l'«histoire constitutionnelle»³⁶ et de la «confessionnalisation»³⁷, à travers entre autres le processus de «disciplinement» du

³⁴ Pour une approche d'ensemble de l'historiographie de l'Italie moderne, cf. S. Bertelli, *Appunti sulla storiografia italiana per l'età moderna (1985-1995)*, dans *Archivio storico italiano*, CLVI, 1998, p. 97-154.

³⁵ Pour une présentation d'ensemble, M. Verga, *Le XVIII^e siècle en Italie : le «Settecento» réformateur?*, dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XLV, 1998, p. 89-116. Pour une relecture critique de ces approches, M. Mirri, *Dalla storia dei 'Lumi' e delle 'riforme' alla storia degli 'antichi stati italiani'*, dans A. Fraiolianni et M. Verga (éd.), *Pompeo Neri*, cit., p. 401-541. Voir aussi, dans D. Roche et V. Ferrone (éd.), *L'Illuminismo. Dizionario storico*, Rome, 1997, la contribution de P. Del Negro, *Italia*, p. 432-440 et la postface d'analyse historiographique, de D. Roche et V. Ferrone, p. 511-592.

³⁶ Pour une introduction aux problèmes, cf. O. Brunner, *Per una nuova storia costituzionale e sociale*, éd. par P. Schiera, Milan, 1970 (2^e éd. 2000).

³⁷ Pour les propositions de l'historiographie allemande, on renverra notam-

corps et de l'âme³⁸, aboutit à présenter désormais les années 1560-1630 comme l'un des creusets de notre modernité³⁹, position jusqu'alors revendiquée par les historiens du XVIII^e siècle.

Soulignons le fait que ces deux ensembles historiographiques peinent à communiquer : les spécialistes des Lumières ont développé une approche fondamentalement laïque, qui sous-évalue, voire ignore une importante production d'origine ecclésiastique ainsi que les aspects religieux de la culture et des acteurs culturels de cette période, alors que les historiens du *disciplinamento* situent le religieux au cœur de leurs problématiques⁴⁰. Il est vrai que le contraste tend à s'estomper depuis quelques années, avec les travaux consacrés, par exemple, à l'*Aufklärung* catholique⁴¹.

En inscrivant délibérément notre programme dans une « longue durée », il s'agit donc de dépasser les forts clivages chronologiques qui constituent les cadres actuels de l'historiographie pour l'ensemble de la péninsule, et d'ouvrir un espace de dialogue et de confrontation entre spécialistes du baroque, de l'âge classique, des Lumières et des Révolutions. Dans la mesure où il ne s'est pas agi

ment aux travaux de W. Reinhard, *Papauté, confessions, modernité*, trad. française, Paris, 1998 (en particulier *La Contre-Réforme : une forme de modernisation? Prologomènes à une théorie du temps des confessions*, p. 155-169; *Papauté et réformes entre Renaissance et Baroque*, p. 99-115). Parmi les principaux travaux italiens sur ce thème, outre l'imposante trilogie de P. Prodi, voir l'importante contribution de A. Prosperi, *Tribunali della coscienza. Inquisitori, confessori, missionari*, Turin, 1996. Pour une discussion de ce travail, P. Von Moos, *I tribunali della coscienza di Adriano Prosperi*, dans *Quaderni storici*, XXXIV, 102, 1999, p. 781-818.

³⁸ Cf. P. Prodi et C. Penuti (éd.), *Disciplina dell'anima, disciplina del corpo e disciplina della società tra Medioevo ed età moderna*, Bologne, 1994; pour une présentation critique de ce mouvement historiographique, cf. G. Alessi, *Discipline. I nuovi orizzonti del disciplinamento sociale*, dans *Storica*, n° 4, 1996, p. 7-37.

³⁹ On renverra tout particulièrement à P. Prodi e W. Reinhard (éd.), *Il Concilio di Trento e il moderno, Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento, Quaderno 45*, 1996. Pour une analyse générale du XVII^e siècle italien, voir M. Verga, *Il Seicento e i paradigmi della storia italiana*, dans *Storica*, n° 11, 1998, p. 7-42.

⁴⁰ Faut-il voir la trace de cette difficulté dans l'absence, étonnante, de toute histoire culturelle et intellectuelle (à l'exception de la « cultura politica »), dans la plus récente synthèse concernant les anciens états italiens? G. Greco et M. Rosa (éd.), *Storia degli antichi stati italiani*, Bari, 1996.

⁴¹ Un exemple récent : M. Rosa, *Settecento religioso : politica della ragione e religione del cuore*, Venise, 1999. On notera en outre les stimulantes perspectives ouvertes par le livre de A. Trampus, *I gesuiti e l'Illuminismo. Politica e religione in Austria e nell'Europa centrale (1773-1798)*, Florence, 2000, qui analyse le passage des jésuites à la maçonnerie dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, comme le résultat d'un processus d'appropriation par ces derniers des formes les plus modernes de la sociabilité des Lumières. Voir enfin la dernière partie du volume *Académies et sociétés savantes en Europe, 1650-1800*, textes réunis par D.-O. Hurel et L. Laudin, Paris, 2000, sur *Les religieux, acteurs de la vie des sociétés savantes*, p. 387-507, qui réintègre les clercs dans la culture des Lumières.

pour nous d'écrire une histoire linéaire des « milieux intellectuels » à l'époque moderne, mais de proposer une approche comparative et contextualisée, il n'était question ni de privilégier un moment en particulier, ni de chercher à combler toutes les lacunes chronologiques léguées par l'historiographie disponible sur les trois sites (lacunes qui, du reste, varient selon les cas). En revanche, organiser une approche dans la longue durée permettait de reprendre une réflexion homogène sur l'ensemble de la période moderne⁴²; la confrontation entre trois situations suscitait même nécessairement un examen critique des différentes traditions historiographiques, pour mieux mettre en valeur, dans le cadre d'une histoire des milieux intellectuels, continuités et discontinuités, simultanités et décalages, convergences et spécificités.

Sur les « milieux intellectuels » : letterati, scienziati, intellettuali

L'inscription de notre travail dans une « longue modernité » soulève d'importantes difficultés d'ordre terminologique, la principale étant la définition et la dénomination des milieux lettrés et savants. À l'issue de vives discussions, portant pour l'essentiel sur l'anachronisme du mot « intellectuel » dès lors qu'il est pris dans son acception contemporaine, nous avons décidé de conserver l'expression « milieu intellectuel ». D'abord parce qu'elle renvoie, tant en France qu'en Italie, à des traditions historiographiques consolidées sur lesquelles nous allons revenir, ensuite parce qu'elle permet à la fois de ne pas confondre représentations contemporaines des formes sociales du travail intellectuel et catégories d'analyse historique, de suivre, sous un même vocable, des réalités qui changent au cours du temps, d'englober enfin dans une même approche des individus et des groupes que le vocabulaire contemporain sépare.

Le mot « intellectuel » a une histoire propre. En France, il apparaît dans les années 1820 et entre dans l'usage courant lors de l'affaire Dreyfus, pour qualifier des individus qui mobilisent dans l'ordre politique une notoriété acquise antérieurement dans le domaine des lettres, des sciences ou des arts, et qui entendent « proposer à la société toute entière une analyse, une direction, une morale, que [leurs] travaux antérieurs [les] qualifient pour élaborer »⁴³. Le terme connaît une portée et une diffusion accrues à la suite d'expé-

⁴² Pour une réflexion stimulante à propos des limites chronologiques de l'époque moderne, voir F. Higman, *1350-1750? The perspective of intellectual history*, dans *Journal of Early Modern History*, I, 1997, p. 95-106.

⁴³ J. Julliard, M. Winock, avec la collaboration de P. Balmand et C. Prochanson (éd.), *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Paris, 1998, p. 12. Sur le contexte spécifique de l'émergence ultime de la catégorie, C. Charle, *Naissance des intellectuels : 1880-1900*, Paris, 1990; pour sa

riences diverses tout au long du XX^e siècle, des «intellectuels anti-fascistes» des années 1930 à l'intellectuel «sartrien» de l'après-guerre, tout en suscitant aussi des contre-offensives, avec les «professeurs» d'Albert Thibaudet (1927) ou les «clercs» de Julien Benda (1927)⁴⁴. En Italie, le terme fait cohabiter deux traditions, remontant à l'entre-deux-guerres. D'un côté, il renvoie fortement à la proposition d'Antonio Gramsci et de son «intellectuel organique», analysé au début des années 1930 dans ses *Cahiers de prison*, où la fonction critique, issue de la tradition des Lumières, est mise à la disposition de la construction politique du «blocco storico»⁴⁵. D'un autre côté, il continue l'héritage de Benedetto Croce qui, dans un univers politiquement libéral, a promu une figure d'intellectuel dont l'activité est inséparable de la dimension «éthico-politique» de toute activité de l'esprit et qui ne peut exister sans «impegno civile»⁴⁶. C'est autour

première affirmation dans les décennies initiales du XIX^e siècle, E. Di Rienzo, *Intellettuai e società in Francia dall'Ancien Régime al Secondo Impero*, Rome, 1983.

⁴⁴ Dans cette perspective, les travaux se sont multipliés récemment, avec des orientations diverses; cf. en particulier les ouvrages de C. Charle, *La République des universitaires : 1870-1940*, Paris, 1994; *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle : essai d'histoire comparée*, Paris, 1996; de J.-F. Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, 1988; *Intellectuels et passions françaises : manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, 1990; avec P. Ory, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, 1986; de C. Prochasson, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris, 1993; *Les intellectuels et le socialisme, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1997; avec A. Rasmussen, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, 1996. Un bilan de ce courant historiographique, apparu en France au début des années 1960, a été récemment établi par V. Duclert, *Les intellectuels. Un problème pour l'histoire culturelle*, dans *Cahiers du Centre de recherches historiques*, 31, avril 2003, p. 25-39.

⁴⁵ Sur le projet gramscien d'écrire une histoire des intellectuels et de la culture en Italie, cf. les textes, issus des cahiers 12 (XXIX) et 8 (XXVIII), réunis sous le titre *Gli intellettuali e l'organizzazione della cultura*, Turin, 1966. Merci à Stéphane Baciocchi pour avoir attiré notre attention sur ce dossier, et sur quelques autres encore.

⁴⁶ Cf. la justification intellectuelle et politique de l'expression que Benedetto Croce en a lui-même donné : «Vollì con questa formula per una parte accogliere le richieste della cosiddetta 'storia della cultura o della civiltà' contro la mera storia 'politica' o 'storia dello stato' (propugnata questa insistentemente dagli storici tedeschi) e, per l'altra, correggere la vaghezza o l'unilateralità della prima col dimostrare che la storia culturale e morale dell'umanità concretamente si attua nelle azioni politiche intese in tutta la loro estensione e varietà, e viste in questo rapporto e non nella considerazione strettamente tecnica di azioni diplomatiche o militari o economiche, e simili», dans *Etica e politica* [1931], Bari-Rome, 1973, p. 58, cité par D. Coli, *Croce, Laterza e la cultura europea*, Bologne, 1983, p. 171. Pour une histoire de la proposition de Croce, esquissée dans les années 1910, devenue centrale au lendemain de la Première Guerre, N. Bobbio, *Profilo ideologico del Novecento italiano* [1968], Turin, 1986, p. 84-85, 141-148; G. Galasso, *Croce e lo spirito del suo tempo*, Milan, 1990, p. 246-248; pour une histoire de l'impact de la

de ces propositions, et à l'intérieur d'une tradition marxiste ouverte sur les sciences sociales, que s'est alors développée l'histoire de la «fonction intellectuelle» qu'a systématisée Alberto Asor Rosa⁴⁷. Cette proposition, utilisable à divers niveaux, est sans aucun doute à l'origine d'un large usage du substantif *intellettuali* dans l'historiographie italienne des dernières décennies⁴⁸.

Les usages historiographiques du mot «intellectuels» renvoient à deux opérations. D'une part, il s'agit de distinguer, de séparer. Jacques Le Goff, dans son livre célèbre, entendait ainsi opérer une distinction claire : «Parmi tant de mots : savants, doctes, clercs, penseurs (la terminologie de la pensée a toujours été vague), celui-ci désigne un milieu aux contours bien définis : celui des maîtres des écoles. [...] Il désigne ceux qui font métier de penser et d'enseigner leur pensée». J. Le Goff tient ainsi à lui donner une signification historique forte, en le dissociant du clerc, du philosophe antique ou de l'humaniste, mais aussi une définition sociologique consistante, en notant que les mystiques, les poètes ou les chroniqueurs, éloignés du monde des écoles, appartiennent à «d'autres milieux»⁴⁹. C'est aussi le projet de distinguer, cette fois selon une modalité génétique, qui organise l'enquête de Didier Masseau sur la césure qui fonde à terme l'intellectuel critique et engagé, tel qu'il s'est affirmé au cours du XX^e siècle, quand il trace l'émergence d'une figure nouvelle au Siècle des Lumières⁵⁰. La proposition de J. Le Goff a conduit certains historiens italiens de la littérature, tout en conservant le mot, à préciser les diverses figures de l'intellectuel. Franco Gaeta a souligné comment, au cours du XIII^e siècle, le «maître des écoles» cher à J. Le Goff cède la place à un type nouveau, celui de l'intellectuel «urbain», «uomo provvisto di 'litterae'», al quale venivano assegnati compiti sempre più connessi con lo svolgimento della vita civile»⁵¹. C'est dans cette veine que se situe Giuseppe Galasso, lorsqu'il met en circulation, pour la Naples des Lumières, la notion de «parti des intellectuels»⁵², pour souligner l'autonomie des

formulation en Italie, N. Bobbio, *Politica e cultura*, Turin, 1974, p. 211-260; E. Garin, *Intellettuali italiani del XX secolo*, Rome, 1974.

⁴⁷ Cf. en particulier, A. Asor Rosa, *Intellettuali*, dans *Enciclopedia*, Turin, vol. 7, 1979, p. 801-827.

⁴⁸ L'impact direct du texte de A. Asor Rosa est visible, par exemple, dans l'élaboration du volume dirigé par C. Vivanti, *Storia d'Italia. Annali 4. Intellettuali e Potere*, Turin, 1981, par exemple aux p. XVIII-XX.

⁴⁹ J. Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge* [1956], Paris, 1976, p. 2-4.

⁵⁰ D. Masseau, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, 1994; dans une optique proche, L. Sozzi (éd.), *Il Principe e il Filosofo. Intellettuali e potere in Francia dai Philosophes all'Affaire Dreyfus*, Naples, 1988.

⁵¹ F. Gaeta, *Dal comune alla corte rinascimentale*, dans *Letteratura italiana, I, Il letterato e le istituzioni*, dir. par A. Asor Rosa, Turin, 1982, p. 184-190.

⁵² Cf. notamment, G. Galasso, *La filosofia in soccorso de' governi* cit. (cf. note 10), p. 52-55. Notons ici que Benedetto Croce avait en son temps utilisé la notion,

«intellectuels», à partir d'Antonio Genovesi, par rapport aux institutions politiques et administratives, ainsi que la spécificité de leur engagement politique et civique. D'autre part, il s'agit de réunir sous une figure unique des activités ou des pratiques qui ont fortement changé au cours du temps⁵³ – l'usage du terme dans la *Letteratura italiana* dirigée par A. Asor Rosa répond à cette préoccupation –, ou que les contemporains n'ont eu de cesse de séparer. Ce qui unifie est l'activité même de l'esprit, le «lavoro intellettuale»⁵⁴, ou plus largement la «funzione intellettuale» qui, alors que le terme lui-même est d'origine récente, serait «sempre esistita in varie forme»⁵⁵.

Si ce terme a été retenu, c'est moins pour la légitimité qui lui est conférée par certains usages historiographiques que parce qu'il permet, par la neutralité qu'il instaure lorsqu'il est appliqué à d'autres périodes que la nôtre, d'établir une distance nécessaire par rapport aux mots utilisés par les contemporains pour se définir eux-mêmes⁵⁶. L'étude du lexique révèle les diverses catégories mobilisées pour décrire, voire construire ce monde. Cette diversité est probablement à son comble dans la *Piazza universale di tutte le professioni del mondo* de Tommaso Garzoni, chanoine de Saint-Jean-de-Latran fort actif dans la réforme catholique; publié à Venise en 1585

plus vague, de «classe intellectuelle» pour désigner le groupe qui mit en œuvre les réformes au XVIII^e siècle et pour souligner son rôle essentiel dans la vie politique et civique du Royaume de Naples : B. Croce, *Storia del Regno di Napoli* [1925], éd. par G. Galasso, Milan, 1992, p. 236, 241. Cf. la synthèse sur Naples d'A. M. Rao dans ce volume.

⁵³ Par exemple, N. Loraux et C. Miralles (dir.), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, 1998.

⁵⁴ Par exemple, A. Quondam, *Mercanzia d'onore/mercanzia d'utile. Produzione libraria e lavoro intellettuale a Venezia nel Cinquecento*, dans A. Petrucci (dir.), *Libri, editori e pubblico nell'Europa moderna*, Bari, 1977, p. 51-14; C. Di Filippo Bareggi, *Il mestiere di scrivere. Lavoro intellettuale e mercato librario nel Cinquecento : religiosità, utopia, cultura attraverso la stampa veneziana del XVI secolo*, Rome, 1988.

⁵⁵ A. Asor Rosa, *Intellettuali* cit., p. 801. C'est par exemple la justification avancée par Marco Cuaz : la fonction intellectuelle consiste dans «l'elaborazione e la trasmissione di contenuti culturali, assunte in ogni comunità da alcuni suoi membri», in *Intellettuali, potere e circolazione delle idee nell'Italia moderna, 1500-1700*, Turin, 1982, p. 7. Dans des registres divers, cf. G. Benzoni, *Gli affanni della cultura. Intellettuali e potere nell'Italia della Controriforma e barocca*, Milan, 1978; R. Pasta (éd.), *Cultura, intellettuali e circolazione delle idee nel '700*, Milan, 1990.

⁵⁶ C'est ce même effet de neutralité – une expression qui n'appartiendrait ni à la langue médiévale ni à la langue contemporaine – qu'a récemment recherché Jacques Verger en proposant l'expression de «gens de savoir», qu'il trouve plus neutre encore que celle d'«intellectuels» (*Les gens de savoir en Europe à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1997). Nous ne l'avons pas retenue car notre enquête, comme nous le préciserons, entend déborder largement les objectifs de Verger, qui concernent un groupe défini à la fois par la maîtrise de connaissances et la mise en œuvre de compétences.

et réédité vingt-cinq fois jusqu'en 1675, l'ouvrage se donne comme but d'inventorier, d'étiqueter, de décrire plus de 450 professions et activités humaines, en dehors des cadres juridiques et administratifs du moment. Le travail intellectuel n'y présente aucune unité; les professions qui le concernent sont mentionnées dans 32 des 155 chapitres de l'ouvrage, et totalisent 65 entrées à l'index des professions procuré par une édition récente⁵⁷. L'éparpillement, l'absence de taxinomies immédiatement perceptibles sont la conséquence d'une volonté de «catalogage» exhaustif. La logique de l'activité l'emporte ici sur celle des compétences ou des pratiques partagées, à l'opposé de termes comme *letterati*, *dottori* ou *eruditi* qui cherchent avant tout à produire des groupes plus qu'à décrire le détail concret d'activités plus ou moins professionnalisées. Or ce sont ces termes que l'on retrouve dès lors qu'il s'agit de dresser et de publier d'autres types de répertoires, ceux des «intellectuels» qui ont, au cours des siècles, illustré la ville où ils sont nés et où ils ont vécu⁵⁸. Ces ouvrages révèlent les formes d'autoreprésentation et de légitimation du monde intellectuel qui lui assure une cohérence tout en instaurant une hiérarchie. C'est la production d'une œuvre, et non le seul «travail intellectuel», qui confère ici un droit d'entrée dans un groupe restreint qui cherche à affirmer sa visibilité.

De cette constellation terminologique, deux termes émergent : le premier, qui s'applique à l'individu, se veut plus normatif; doté par son auteur, le jésuite Daniello Bartoli, d'une intention morale et pédagogique, c'est l'«homme de lettres», celui de la synthèse humaniste conçue comme possible dans le cadre de la réforme catholique, plus que celui que voudront promouvoir les Lumières françaises⁵⁹.

⁵⁷ T. Garzoni, *La Piazza universale di tutte le professioni del mondo*, éd. par P. Cerchi et B. Gallina, Turin, 1996, 2 vol.; sur l'œuvre elle-même, E. Concina, *Per la condizione contadina nel secolo Cinquecento. Note al villano in Tommaso Garzoni*, dans *Archivio Veneto*, V^e s., n^o 138, 1974, p. 71-92; A. Gnani, *Valori urbani e attività marginali nella Piazza universale di Tommaso Garzoni*, dans *Ricerche storiche*, XX, 1990, p. 45-71; U. Tucci, *Le professioni nella Piazza universale di Tommaso Garzoni*, dans A. Pastore, M. L. Betri (éd.), *Avvocati, medici, ingegneri cit.*, p. 29-40; J. Martin, *The Imaginary Piazza : Tommaso Garzoni and the Late Italian Renaissance*, dans S. K. Cohn Jr, S. A. Epstein (éd.), *Portraits of Medieval and Renaissance Living. Essays in Memory of David Herlihy*, Ann Arbor, 1996, p. 439-454.

⁵⁸ Comme par exemple Francesco Arisi, *Cremona literata*, Parme, Tipogr. A. Pazzoni & P. Monti, 1702-05, Filippo Picinelli, *Ateneo dei Letterati milanesi*, Milan, Vigone, 1670, Michele Giustiniani, *Scrittori liguri*, Rome, N. A. Tinassi, 1667, Ireneo Affò et Angelo Pezzana, *Memorie degli scrittori e letterati parmigiani*, Parme, Stamperia reale, 1789-1833, etc. Pour un répertoire, riche quoique incomplet, de cette littérature, cf. L. Ferrari, *Onomasticon. Repertorio bibliografico degli scrittori italiani. 1501-1850*, Milan, 2^e éd., 1947, p. XXI-XLIV.

⁵⁹ Sur ce dernier, Voltaire, *Gens de lettres*, dans *L'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des lettres, des arts et des métiers...*, Paris, 1751-1765, t. VII, p. 599-

En 1645, paraît en effet à Rome *Dell'huomo di lettere difeso e emendato*, qui connaît 19 éditions jusqu'en 1689, des traductions en français (1654), en anglais (1660), en allemand (1677), en castillan (1678) et en latin (1693)⁶⁰. Le second terme, *letterato*, tend au contraire à caractériser un groupe, certains diraient un corps, une communauté, l'*università dei letterati*, qui regrouperait tous les savants, créant ainsi une équivalence entre des termes que nous aurions tendance à lire de façon discriminante, *scienziato*, *letterato*, *erudito*, c'est-à-dire tous ceux qui cultivent, et maîtrisent, les formes considérées alors comme les plus élevées de la connaissance⁶¹.

La reprise de l'un de ces termes empêcherait donc l'enquête de s'étendre à toutes les catégories qui participent à l'animation de la vie intellectuelle et scientifique. Le recours à «intellectuel», – regroupement qu'ignore l'époque moderne –, permet alors de prendre en considération non seulement des producteurs (hommes de lettres, artistes, savants)⁶², mais aussi des «consommateurs» (mécènes et dilettantes), des membres des professions libérales, comme les avocats ou les médecins, ou des spécialistes des métiers du livre (imprimeurs, libraires, bibliothécaires), c'est-à-dire toutes les personnes qui se consacrent, plus ou moins pleinement, aux activités de l'esprit. Il met, enfin, l'accent sur une perspective moins individuelle que collective : de ce point de vue, ce sont moins les changements historiques d'une figure – qui ferait passer du «philosophe» ancien au «docteur», puis à l'«humaniste», à l'«érudit» ou au «savant»⁶³ –

600, et *Lettres, gens de lettres ou lettrés*, dans *Dictionnaire philosophique*, Paris, 1967, p. 272-274; L. Sozzi, *Il principe e il filosofo. Il dibattito sull'uomo di lettere dall'Enciclopedia alla Rivoluzione*, dans L. Sozzi (éd.), *Il principe cit.*, p. 45-98; R. Chartier, *L'homme de lettres*, dans M. Vovelle (éd.), *L'homme des Lumières*, Paris, 1996, p. 159-209.

⁶⁰ Sur ce modèle, R. Chartier, *Modèles de l'homme de lettres*, dans D. Masseau (éd.), *Philosophes, écrivains et lecteurs en Europe au XVIII^e siècle*, Valenciennes, 1995, p. 13-25.

⁶¹ Sur ces termes, à l'échelle de l'Europe, F. Waquet et H. Bots (éd.), *La République des Lettres*, Paris, 1997, p. 92-95. Pour une approche subtile et complexe du terme *letterato* et de son usage aux XVII^e et XVIII^e siècles, A. Dupront, *L. A. Muratori et la société européenne des Pré-Lumières. Essai d'inventaire et de typologie d'après l'«Epistolario»*, Florence, 1976, p. 45-71. Sur le modèle du *letterato*, cf. M. P. Donato, *Le strane mutazioni di un'identità : il 'letterato' a Roma, 1670-1750*, dans B. Salvemini (éd.), *Gruppi ed identità sociali nell'Italia di età moderna. Percorsi di ricerca*, Bari, 1998, p. 279-285.

⁶² De ce point de vue, notre enquête diffère d'une sociologie des producteurs de textes qu'à proposée C. Bec, *Le statut socio-professionnel des écrivains italiens (XIII^e-XVI^e siècles)*, dans Id., *Florence 1300-1600 : histoire et culture*, Nancy, 1986, p. 47-106.

⁶³ Cf. par exemple, les remarques de J. Verger, *Les gens du savoir cit.*, p. 228-235 (qui insiste sur les continuités, par delà les mutations des figures intellectuelles), ou de R. Mandrou, *Des humanistes aux hommes de sciences, XVI^e et XVII^e*

qui nous ont importé, que les liens, de collaboration ou de conflit, qui unissent entre eux ceux qui mettent en avant, dans un cadre plus ou moins professionnalisé, les activités de l'esprit.

Le terme de «milieux», tout aussi important pour construire cette recherche, nécessite lui aussi quelques explicitations⁶⁴. Il présente des avantages certains, par rapport aux mots habituellement utilisés pour désigner les «groupes» intellectuels, qu'ils les présentent comme un corps clairement constitué – un *ceto* intellectuel – ou que, au contraire, ils ne prennent en considération que des ensembles définis par une existence empiriquement attestée – un *circolo*, un réseau, une coterie... Il instaure d'entrée de jeu une distance critique vis-à-vis de la principale autoreprésentation qu'ont produite les intellectuels des XVII^e et XVIII^e siècles, la «République des Lettres», trop souvent encore utilisée comme catégorie d'analyse pertinente de l'opération historiographique contemporaine⁶⁵. Si cette construction, fortement intériorisée et revendiquée par les contemporains, met en avant l'émergence, au cours de l'Ancien Régime, d'une sphère publique spécifique, fondée sur le libre exercice du jugement, la reconnaissance par les pairs et la circulation de l'information et des savoirs, elle ne permet guère l'analyse concrète des espaces, tant sociaux que géographiques, au sein desquels s'exerce, dans sa diversité, dans sa conflictualité et dans sa capacité d'exclusion, l'activité intellectuelle⁶⁶. «Milieu», dans son imprécision qui renvoie aussi bien à la diversité des jugements des acteurs eux-mêmes qu'à la variabilité historique des situations et des configurations, ne limite pas l'analyse à des ensembles d'individualités : d'une part, il insiste sur la nécessité de relations sociales pour permettre et

siècles, Paris, 1973. C'est une question qui est reprise par plusieurs des contributions de A. Asor Rosa (éd.), *Letteratura italiana* cit., vol. 1.

⁶⁴ Sur cet usage, cf. N. Racine et M. Trebitsch (éd.), *Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux*, dans *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, 26, mars 1992.

⁶⁵ Sur cette construction, outre le livre, déjà cité, de F. Waquet et de H. Bots, cf. M. Fumaroli, *La République des Lettres*, dans *Diogène*, 1988, p. 131-150; F. Waquet, *Qu'est-ce que la République des Lettres?*, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, CXLVII, 1989, p. 473-502; L. Daston, *The Ideal and Reality of the Republic of Letters in the Enlightenment*, dans *Science in Context*, IV, 1991, p. 367-386; J. McLellan, *L'Europe des Académies*, dans *Dix-Huitième Siècle*, n° 25, 1993, p. 153-165; H. Jauman, *Respublica Letteraria/Republic of Letters. Concept and Perspectives of Research*, dans H. Jauman (dir.), *Die Europäische Gelehrtenrepublik im Zeitalter des Konfessionalismus. The European Republic of Letters in the Age of Confessionalism*, Wolfenbüttel, 2001, p. 11-20.

⁶⁶ C'est son rôle comme catégorie d'analyse implicite qui, en histoire des sciences notamment, a longtemps empêché de proposer une approche de la «révolution scientifique» susceptible de se fonder sur un groupe social hétérogène allant des aristocrates dilettantes aux artisans verriers, en passant par des intellectuels 'courtisans'.

nourrir les échanges intellectuels; d'autre part, il n'impose aucune conception spécifique des formes d'agrégation sociale, ne définit aucune limite stable et univoque aux rapports intellectuels considérés comme des liens sociaux. Certes, l'échange intellectuel s'effectue fréquemment, à l'époque moderne, dans des structures solidement réglées : les académies en sont le meilleur exemple, tout comme les collèges ou les universités. Pourtant, la vie intellectuelle collective n'est pas confinée à de telles enceintes, elle se déroule aussi dans d'autres lieux qui, plus ou moins formellement, favorisent ou instituent la relation intellectuelle, qu'il s'agisse des salons – ici intellectuels, et non strictement mondains –, des bibliothèques ou des cafés. Toute étude aujourd'hui consacrée aux « milieux intellectuels » doit donc prendre en compte les formes et les lieux de « sociabilité » qui les constituent, que ce soit dans la tradition française de la sociabilité, dérivée des travaux, plus politiques, de Maurice Agulhon, ou plus culturels de Daniel Roche, ou dans celle du « Vereinswesen » des historiens allemands⁶⁷.

Dans le cadre de notre projet, la formulation en termes de « milieux » s'appuie sur la notion de « sociabilité » – cette « aptitude générale d'une population à vivre intensément les relations publiques »⁶⁸, pour reprendre la définition proposée par Maurice Agulhon dès 1966 et devenue depuis un outil classique d'analyse –, quelles que soient ses formes, ses degrés d'institutionnalisation et d'agrégation. La notion, depuis plus de trente ans, a su montrer à la fois sa plasticité et sa fécondité⁶⁹. Elle reste toutefois d'un usage récent dans le cadre

⁶⁷ Les deux options renvoient en fait à des préoccupations différentes : Maurice Agulhon voulait construire une analyse sociale de la culture politique, de son élaboration et surtout de sa diffusion, qui sorte du cadre simplificateur du schéma « classiste » sans pour autant évacuer la dimension sociale des phénomènes, alors que les historiens allemands sont à la recherche des modalités de la construction d'une société bourgeoise dans un pays qui n'a pas connu de véritable rupture « révolutionnaire » et reste donc fortement une société d'Ancien Régime. Ces deux options ont été discutées en Italie par M. Meriggi, *Associazionismo borghese tra '700 e '800 : sonderweg tedesco e caso francese*, dans *Quaderni storici*, XXIV, 71, 1989, p. 589-627. Voir, en outre, du même auteur l'ouvrage consacré aux cercles et aux élites à Milan au XIX^e siècle, qui ne prend en considération que la sociabilité associative : *Milano borghese. Circoli ed élites nell'Ottocento*, Venise, 1992. Sur l'option agulhonienne et sa discussion en Italie G. Gemelli, M. Malatesta (dir.), *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea*, Milan, 1982, et tout particulièrement G. Gemelli, M. Malatesta, *Le avventure della sociabilità*, p. 11-120.

⁶⁸ M. Agulhon, *La sociabilité, la sociologie et l'histoire*, dans *L'Arc*, n° 65, 1976, p. 76.

⁶⁹ Sur quelques usages récents, dans le domaine de l'histoire socioculturelle du XVIII^e siècle français, cf. la note critique de D. Roche, *République des lettres ou royaume des mœurs : la sociabilité vue d'ailleurs*, dans *Revue d'histoire moderne*

italien. Force a été de constater, au début de cette enquête collective, que l'inventaire méthodique des lieux de sociabilité, l'étude de leur fonctionnement, de leur efficace, étaient encore peu avancés. Si, de longue date, les formes les plus institutionnalisées d'échanges intellectuels, comme les académies, avaient fortement retenu l'attention des chercheurs, en revanche, la sociabilité plus informelle était encore à peu près ignorée.

Le faible intérêt pour les «salons», de la part d'une historiographie plus ancienne, est lié à une vision «pessimiste» de la société italienne, société immobile, privée de tout ferment novateur, enfermée dans son passé. C'est le schéma général qu'a naguère proposé Fiorella Bartocchini : si un salon se définit, écrit-elle, comme «luogo di regolare incontro e collegamento di gente, carico di responsabilità, di impegni, di interessi», alors, son existence même est impossible dans la Rome des papes, car elle exige «una città in movimento, sul piano strutturale e ideologico, e sappiamo come l'Urbe fosse immobile [...] quanto i Romani fossero, nella quasi totalità, chiusi e isolati nel cerchio delle mura cittadine, appagati dai costumi e dai ritmi lenti ed equilibrati di una vita secolare»⁷⁰. La seule monographie sur un salon romain, celui de Maria Pizzelli, semble participer des mêmes a priori : l'érudition antiquaire – «myope» – dominerait Rome, alors que l'Europe s'enthousiasmerait pour les débats autour des idées françaises ou écossaises⁷¹. À moins, bien sûr, de ne considérer le salon que comme une forme de vie mondaine, une «usanza apparentemente frivola»⁷², ou de le situer dans des groupes, ou autour d'individus, qui sont en partie étrangers à la société italienne locale, même s'ils attirent près d'eux certains intellectuels. Ce serait le cas, dans la Florence du XVIII^e siècle, du baron Stosch⁷³, du comte George

et contemporaine, XLIII, 1996, p. 293-306. Voir en outre le dossier *Sciences et sociabilités, XVI^e-XX^e siècles*, dans *Bulletin de la Société d'histoire moderne et contemporaine*, 1997, 3-4, p. 6-71.

⁷⁰ F. Bartocchini, *Cultura e società nei «salotti» di casa Caetani*, dans *Archivio della Società romana di storia patria*, C, 1977, p. 113-127 (citation p. 113).

⁷¹ L. Rava, *Un salotto romano del Settecento : Maria Pizzelli*, Rome, 1926; cf. G. Natali (dir.), *Storia letteraria d'Italia : il Settecento*, Rome, 1929, t. 1, p. 398-399, et H. Gross, *Rome in the Age of Enlightenment. The post-tridentine Syndrome and the Ancien Regime*, Cambridge, 1990, p. 268-269. Sur le salon de la marquise Isotta Landi Pindemonte, actif à Plaisance de 1773 à 1826, R. Frattarolo, *Un salotto del Settecento*, dans *Almanacco dei Bibliotecari italiani*, 1973, p. 126-132.

⁷² M. Lizzani, *Salotti romani dell'Ottocento*, dans *Studi romani*, III, 1955, p. 435-446.

⁷³ L'existence d'un cercle intellectuel autour du baron Stosch est clairement mise en évidence par F. Borroni Salvadori, *Tra la fine del granducato e la Reggenza. Filippo Stosch a Firenze*, dans *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*.

Nassau Clavinger Cooper⁷⁴, ou, plus tardivement, de la comtesse d'Albany⁷⁵. Quant au salon de Corilla Olimpica, il devait sans doute ressembler à celui de la romaine Maria Pizzelli⁷⁶. Le renouvellement récent des perspectives sur les formes de la vie sociale urbaine a d'abord concerné le XIX^e siècle⁷⁷, jusqu'à ce que l'on finisse par découvrir la vitalité des salons romains, apparus à partir des années 1730-1740 dans la haute aristocratie, en plein essor à partir des années 1770 dans des milieux plus diversifiés, à la croisée de la vie mondaine, de la conversation littéraire et de la vie artistique et scientifique⁷⁸.

Les cabinets de lecture ont eux aussi été récemment l'objet d'un nouvel intérêt. Quelques monographies ont démontré leur rôle à la fois dans la diffusion de l'information – ils sont établis le plus souvent, au départ, pour permettre la lecture d'un vaste choix de gazettes – et dans la discussion que la lecture peut susciter, hors des lieux de sociabilité institutionnalisés. Ils semblent apparaître tardivement en Italie : aucune mention n'a été pour l'instant retrouvée avant la fin des années 1770, alors qu'il en existe à Strasbourg dès 1757, à Lyon en 1759, à Paris à partir de 1761, et qu'ils s'ouvrent en assez grand nombre dans les villes françaises durant les années 1770⁷⁹. À Florence, l'initiative revient à des libraires : Vincenzo Pagani inaugure le premier local de ce genre en 1777⁸⁰. Il est suivi par

Classe di lettere e Filosofia, 1978, p. 564-614; mais le «salon» lui-même ne fait pas l'objet d'une analyse précise.

⁷⁴ Quelques allusions dans P. Walne, *Inventario delle carte del conte George Nassau Clavinger Cooper (1738-1789) conservate presso l'Herfordshire Record Office*, dans *Rassegna degli Archivi di Stato*, XLIX, 1989, p. 362-415, et dans B. Moloney, *Florence and England. Essays in Cultural Relations in the Second Half of the Eighteenth century*, Florence, 1969, p. 47-64.

⁷⁵ C. Pellegrini, *La contessa d'Albany e il salotto del Lungarno*, Naples, 1951.

⁷⁶ À ce schéma cependant, les travaux consacrés à Christine de Suède, pendant son séjour romain dans la seconde moitié du XVII^e siècle, ont commencé à apporter d'importants correctifs. Voir notamment : S. Akerman, *Queen Christina of Sweden and her Circle. The Transformation of a Seventeenth-Century philosophical Libertine*, Leyde-New York, 1991.

⁷⁷ Cf. M. I. Palazzolo, *Salotti di cultura nell'Italia dell'Ottocento. Scene e modelli*, Milan, 1985.

⁷⁸ M. P. Donato, *Accademie romane* cit., p. 117-132.

⁷⁹ J.-L. Pailhès, *En marge des bibliothèques : l'apparition des cabinets de lecture*, dans C. Jolly (éd.), *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques sous l'ancien régime, 1530-1789*, Paris, 1988, p. 415-421; R. Chartier, *Sociétés de lecture et cabinets de lecture en Europe au XVIII^e siècle. Essai de typologie*, dans *Sociétés et cabinets de lecture en Europe au XVIII^e siècle. Actes du colloque organisé à Genève par la Société de lecture*, Genève, 1995, p. 43-56. Pour l'Allemagne, O. Dann, *Sociabilità nobiliare e sociabilità borghese a Bonn : la Società di lettura del 1787 e i suoi associati*, dans *Cheiron*, V, 1988, n° 9-10, p. 43-58.

⁸⁰ M. A. Morelli Timpanaro, *Per una storia della stamperia Stecchi e Pagani, Firenze, 1766-1798*, dans *Archivio storico italiano*, CLI, 1993, p. 91.

Luigi Carlieri en février 1784, puis par Filippo Stecchi, qui ouvre en août 1785, sur la place du Grand-Duc, un «Magazzino letterario», – c'était le nom du premier cabinet parisien ouvert en 1761 –, et par plusieurs autres, dans les années 1790⁸¹. Des cabinets semblables sont alors ouverts à Pise et Livourne, en 1796⁸². La première société italienne de lecture, fondée par association de personnes privées, est plus tardive : une société «per la lettura di gazette e giornali» est créée à Padoue dans le café du *Zigno al Bue* le 1^{er} mars 1790⁸³. Au tout début du XIX^e siècle, l'initiative passe aux propriétaires de cafés : à Florence, le *Caffè del Commercio*, installé sur la place du Grand-Duc en juin 1802, offre la consultation gratuite de livres et de journaux de commerce, avant d'accueillir, en 1804 un véritable cabinet de lecture, le «Gabinetto scientifico». C'est à ce moment là que d'autres grandes villes comme Milan voient s'ouvrir de semblables cabinets⁸⁴. Mais il faut probablement attendre l'époque de la Restauration – en 1819 à Florence, en 1820 à Plaisance⁸⁵ –, voire plus avant – comme à Padoue, où un cabinet de lecture ne réapparaît pas avant le milieu du siècle⁸⁶ – pour que le cabinet de lecture devienne, semble-t-il, une forme associative banale dans le paysage culturel des villes italiennes.

Dans l'état actuel des travaux, la sociabilité informelle, en parti-

⁸¹ V. Baldacci, *Filippo Stecchi. Un editore fiorentino del Settecento fra riformismo e rivoluzione*, Florence, 1989, p. 88-89. F. Borroni Salvadori, *Riunirsi in crocchio, anche per leggere : le origini del gabinetto di lettura a Firenze*, dans *Rassegna storica toscana*, XXVII, 1981, p. 11-34, donne une étude érudite des divers cabinets, particulièrement riche pour les premières années du XIX^e siècle. V. Baldacci, *op. cit.*, suit avec précision les diverses initiatives de Stecchi dans les années 1790, p. 143-146, 154-156.

⁸² V. Baldacci, *Filippo Stecchi cit.*, p. 162.

⁸³ P. Del Negro, *Una società «per la lettura di gazette e giornali» nella Padova di fine Settecento*, dans *Archivio veneto*, CXXXVIII, 1992, p. 31-60; M. Infelise, *Le società di lettura nella Repubblica di Venezia alla fine del '700*, communication présentée à *l'Incontro sulle forme di associazione intellettuale nel Settecento*, Società italiana di Studi sul secolo XVIII, Santa Margherita Ligure, juin 1991.

⁸⁴ Le «Gabinetto letterario», ou «società letteraria in casa Clerici» ne s'ouvre à Milan qu'en mars 1806, pour disparaître dès novembre 1807 au profit d'une plus classique «società d'incoraggiamento delle scienze e delle arti» : M. Meriggi, *Milano borghese cit.*, p. 37.

⁸⁵ L. Mascilli Migliorini, *L'organisation du travail intellectuel en Italie pendant la Restauration : le «Gabinetto Scientifico Letterario» de J.-P. Vieusseux*, dans *Romantisme*, 37, 1983, p. 61-72. R. Schippisi, *Un'istituzione giordaniana : il Gabinetto di Lettura di Piacenza*, dans *Cultura piacentina tra Sette e Novecento. Studi in onore di Giovanni Forlini*, Plaisance, 1978. Ouvert en 1820 par Pietro Giordani, le cabinet de Plaisance est une «imitation» du cabinet ouvert par Vieusseux à Florence l'année précédente : P. Giordani, *Epistolario*, Milan, IV, 1870, p. 345 (lettre de Pietro Giordani à Leopoldo Cicognara, 5 janv. 1820) et F. Borroni Salvadori, *Riunirsi cit.*, p. 23.

⁸⁶ P. Del Negro, *Una società cit.*, p. 58.

culier celle des salons ou des cabinets de lecture, apparaît ainsi comme peu développée en Italie. Faudrait-il rapprocher ce trait de l'analyse de Leopardi dans son *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens* (1824) qui dénonce l'absence, en Italie, de « société étroite », de « société intime » – faut-il dire lien social, voire sociabilité – qui fait que les Italiens « ne goûtent pas la conversation »⁸⁷? Situation paradoxale, si l'on se rappelle que l'Italie d'Ancien Régime est le pays européen où les académies, c'est-à-dire une forme très réglée de société étroite, dans leur grande diversité de formes, depuis la simple *conversazione* – une réalité proche en fait du salon – jusqu'aux académies officielles, protégées voire créées par le prince, ont connu la plus grande diffusion.

Les milieux intellectuels italiens au prisme des académies

Dans son ambition de saisir, sur les trois sites concernés, l'ensemble des agrégations intellectuelles, sans a priori quant à leur degré de formalisation, le projet s'est trouvé confronté à des lacunes historiographiques qu'il semblait difficile de pouvoir combler dans le cadre d'un programme à durée limitée. Progressivement l'idée s'est donc imposée de concentrer les recherches sur les académies. Ce choix pourrait paraître en retrait au vu des ambitions liminaires, être perçu comme le signe d'un renoncement, voire d'un abandon. Il n'en est rien. Plusieurs raisons motivent cette stratégie d'enquête.

Une première raison est d'ordre historique : depuis la première moitié du XVI^e siècle, et tout au long de la période qui nous occupe, les académies sont devenues – dans leur triple acception de structure de vie intellectuelle, d'institution de l'État et de formes diverses de sociabilité – l'élément central de l'organisation de l'activité intellectuelle⁸⁸, au point que le discours académique, à travers les modalités spécifiques de sa mise en œuvre – éloges, dédicaces, discours –,

⁸⁷ G. Leopardi, *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens* [1824], trad. française, Paris, 1993, p. 50; « les vraies conversations privées, dont l'usage est ailleurs répandu, n'existent pas en Italie », p. 65. Sur les observations de Leopardi, cf. le commentaire de Ph. Boutry, *Società urbana e sociabilità delle élites nella Roma della Restaurazione : prime considerazioni*, dans *Cheiron*, V, 1988, n° 9-10, p. 59-65.

⁸⁸ « L'accademia come specifica organizzazione degli intellettuali », note M. Cuaz, *Intellettuali*, cit., p. 204; C. Vasoli note, lui aussi, que, au cours du XVI^e siècle, les académies constituent d'« importants centres de aggregazione e organizzazione di intellettuali di nuovo tipo, spesso legati agli 'uffici' o alle corti », *Le accademie fra Cinquecento e Seicento e il loro ruolo nella storia della tradizione enciclopedica*, dans *Università, Accademie e Società scientifiche in Italia e in Germania dal Cinquecento al Settecento. Atti della settimana di studio (Trento, 15-20 settembre 1980)*, L. Boehm et E. Raimondi (dir.), *Quaderni dell'Istituto Storico italo-germanico in Trento*, n° 9, Bologne, 1981, p. 83.

se donne comme le moment fort de l'élaboration de la figure de l'intellectuel, bien au-delà du milieu académique lui-même⁸⁹.

Une seconde raison renvoie à l'historiographie. L'académie est un très ancien objet d'étude, puisque les académies elles-mêmes ont été les premières à tenter de faire leur propre histoire⁹⁰. Depuis le XIX^e siècle, une historiographie classique s'est principalement attachée à l'étude des grandes académies, solides institutions dûment réglées et pérennes, en les soumettant à un questionnaire d'histoire institutionnelle et des idées⁹¹. Leur étude a été engagée avant tout comme celle des relations des groupes intellectuels avec un pouvoir qui entend les dominer. Plus récemment, l'accent a été mis sur la variété des rassemblements communément appelés *accademia*, selon une approche plus nettement socioculturelle⁹². La catégorie « académie » s'en est ainsi trouvée élargie, enrichie, complexifiée.

Dans la lignée de la grande tradition italienne d'histoire des idées, les historiens ont commencé par croiser les académies en marge des biographies intellectuelles qu'ils consacraient aux grands noms de la culture nationale⁹³. C'est notamment à partir des nou-

⁸⁹ Nous retrouvons là l'une des intuitions d'Alphonse Dupront, alors qu'il analysait la vie intellectuelle italienne à partir de la correspondance internationale de Muratori : « Aussi sera-ce la vocation et le sens historique des Académies, notait-il au passage, dès la fin du XVI^e siècle, de constituer un milieu social où puisse se fortifier ou s'épanouir cette forme de culture neuve », A. Dupront, *op. cit.*, p. 49.

⁹⁰ À titre d'exemple, Giuseppe Malatesta Garuffi, *L'Italia accademica, o sia le accademie aperte a pompa e decoro delle lettere più amene nelle città italiane*, Rimini, Dandi, 1688; Jacopo Rilli, *Notizie letterarie, ed istoriche intorno agli uomini illustri dell'Accademia Fiorentina*, Firenze, Matini, 1700; Salvino Salvini, *Fasti consolari dell'Accademia Fiorentina*, Firenze, Tartini e Franchi, 1717.

⁹¹ Pour une analyse critique de ces approches, cf. une série de bilans, dressés depuis une vingtaine d'années : C. Di Filippo Bareggi, *Cultura e società fra Cinque e Seicento : le accademie*, dans *Società e Storia*, VI, 1983, p. 641-665, et *L'Accademia : una struttura ambigua fra integrazione, opposizione e retorica*, dans *Nuova Rivista Storica*, LXXI, 1987, p. 338-356; G. de Miranda, *Una quiete operosa* cit., p. 3-16. Un point de vue différent est présenté par G. Benzoni, *L'Accademia : appunti e spunti per un profilo*, dans *Ateneo veneto*, XXVI, 1988, p. 37-58, et *Per un profilo dell'Italia accademica*, dans *Atti dell'Istituto veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, CII, *Classe di Scienze morali, Lettere ed Arti*, 1993-1994, p. 1-44.

⁹² Dans cette inflexion, signalons le rôle important joué par le numéro des *Quaderni Storici* consacré aux *Intellettuali e centri di cultura* (VIII, n. 23, mai-août 1973), qui réunit les études de V. I. Comparato sur les Oziosi de Naples, d'A. Quondam sur les Arcades et de C. Di Filippo Bareggi sur l'Académie florentine. Parmi les travaux récents, signalons, A. Varni (éd.), *Percorsi di carta. I luoghi dei libri e dei documenti dalle accademie al computer*, Bologne, 1995, et l'ouvrage de M. P. Donato, *Accademie romane* cit., qui combine une analyse en terme de « sociabilité intellectuelle » à une prosopographie collective des académiciens.

⁹³ C'est toujours dans cette perspective, autour de Benedetto Bacchini, Lodovico Antonio Muratori ou Anton Felice Marsigli, que se situe le recueil *Accademie e cultura. Aspetti storici tra Sei e Settecento*, Florence, 1979.

velles interrogations sur le XVII^e siècle et la culture de la Contre-Réforme et du baroque que les académies, jadis regardées comme de simples lieux, au pire, de curieuses cérémonies ritualisées, au mieux, de débats, ont bénéficié d'un regain d'intérêt lié à l'abandon progressif d'un schéma interprétatif centré sur l'idée de la décadence de l'Italie à l'époque «baroque». Pour une série de raisons qui n'ont pas lieu d'être analysées ici⁹⁴, c'est principalement à partir des académies scientifiques que s'est effectué cet important renouvellement historiographique⁹⁵. Au total, si l'on cherche à mieux caractériser les spécificités de la culture du XVII^e siècle, les académies peuvent alors apparaître comme un bon observatoire des changements qui ont affecté la production et l'appropriation de la culture par la société italienne de l'époque. Elles deviennent ainsi un lieu central pour l'analyse culturelle, par leur diffusion, à la fois massive et capillaire, à travers la péninsule⁹⁶.

Parallèlement aux recherches sur le XVII^e siècle, celles sur la période postérieure ont elles aussi retrouvé l'objet académie⁹⁷, même

⁹⁴ Certains de ces travaux ont pu avoir l'objectif de chercher à défendre une certaine «modernité» italienne (qui pourrait être assimilée à une modernité de la culture soutenue par l'Église catholique, thème toujours éminemment actuel), et les dangers de tels mobiles ont rapidement été explicités : «Il vero problema storico non è così quello d'una classificazione contenutistica dei gruppi accademici, ma quello della formazione degli stessi canoni distintivi nella loro storia interna», U. Baldini et L. Besana, *Organizzazione e funzione delle accademie*, dans G. Micheli (dir.), *Storia d'Italia, Annali 3, Scienza e tecnica nella cultura e nella società dal Rinascimento ad oggi*, Turin, 1980, p. 1309.

⁹⁵ Au début des années 1980, deux recueils de travaux ont réouvert ce chantier : P. Galluzzi, C. Poni, M. Torrini (dir.), *Accademie scientifiche del '600*, dans *Quaderni Storici*, XVI, n. 48, 1981, et *Università, Accademie e Società scientifiche* cit. Depuis, les publications se sont accumulées sur cet objet. Voir, dans ce volume, la contribution d'A. Romano, *À l'ombre de Galilée? Activité scientifique et pratique académique à Rome au XVII^e siècle*.

⁹⁶ Rappelons ici la phrase fameuse de l'*Encyclopédie* (Paris, Le Breton, vol. I, 1751, p. 56, à l'article *Académie*) : «L'Italie seule a plus d'académies que tout le reste du monde ensemble. Il n'y a pas de ville considérable où il n'y ait assez de savans pour former une académie, et qui n'en forment une en effet». Cf. A. Quondam, *L'Accademia*, dans *Letteratura italiana*, I, *Il letterato e le istituzioni*, Turin, 1982, p. 823-898, qui propose la première description quantifiée globale du phénomène académique en Italie à partir du catalogue de M. Maylender, *Storia delle accademie d'Italia*, Bologne, 5 vol., 1926-1930, et ouvre la voie à une socio-anthropologie historique de ce qui est encore décrit comme une «institution culturelle».

⁹⁷ L'ouvrage classique est celui d'E. Cochrane, *Tradition and Enlightenment in the Tuscan Academies, 1690-1800*, Rome, 1961. Plus récemment, V. Ferrone dans son livre *Scienza, natura, religione* cit., a montré l'importance des académies dans la diffusion de la science newtonienne non seulement du point de vue scientifique, mais aussi en tant que système philosophique et culturel susceptible d'intéresser des secteurs plus vastes de la société italienne. Voir en outre, dans *Académie et sociétés savantes en Europe, 1650-1800* cit., les contributions de P. Knabe,

si, à mesure que l'on avance dans les études consacrées à la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'héritage de l'histoire intellectuelle des Lumières se fait plus lourd⁹⁸. Dans ce type d'optique, qui tend à privilégier les interrogations sur les rapports entre intellectuels des Lumières et despotismes éclairés, les académies sont presque exclusivement interrogées en tant que cercles intellectuels plus ou moins ouverts aux thèmes réformateurs⁹⁹.

À la lumière de cette riche historiographie, placer au centre de notre démarche les académies revient à souligner la fluidité des contours de la vie académique et la richesse des approches à laquelle elle invite. Loin d'apparaître comme un lieu strictement centré sur la production et l'échange intellectuel, l'académie est aussi espace de mondanité, de divertissement, ou encore un lieu où culture et religion se rencontrent. Bien plus que le texte écrit, sous toutes ses formes, c'est l'oralité¹⁰⁰, la « conversation »¹⁰¹ érudite et savante, au

L'histoire du mot 'académie', p. 23-35, et sur les académies italiennes, M. Cavazza, *Les femmes à l'académie : le cas de Bologne*, p. 161-176 et A. Angelini, *L'Institut des Sciences de Bologne entre les « théâtres du monde » et les laboratoires de science expérimentale*, p. 177-197.

⁹⁸ Pour une discussion de cet héritage, et une mise à l'épreuve d'une sociologie des « corps » et d'une approche en terme de sociabilité, V. Ferrone, *The Accademia reale delle Scienze : Cultural Sociability and Men of Letters in Turin in the Enlightenment under Vittorio Amedeo III*, dans *Journal of Modern History*, LXX, 1998, p. 519-560.

⁹⁹ Pour cette période aussi, les académies scientifiques ont été particulièrement mises à l'étude : *I due primi secoli della Accademia delle scienze di Torino. Realtà accademica piemontese dal Settecento allo Stato unitario, atti del convegno 10-12 nov. 1983*, Turin, 1985; V. Ferrone, *La nuova Atlantide e i Lumi. Scienza e politica nel Piemonte di Vittorio Amedeo III*, Turin, 1988; M. Cavazza, *Settecento inquieto. Alle origini dell'Istituto delle scienze di Bologna*, Bologne, 1990. Une réévaluation des académies littéraires est en cours, qui permet entre autres de se détacher d'un point de vue qui a prévalu dès le XVIII^e siècle et selon lequel ces académies littéraires n'étaient que les derniers résidus d'une société baroque, incapables de s'ouvrir au renouveau intellectuel et social des Lumières. On pourra à titre d'exemple citer quelques travaux qui ont contribué à changer l'approche d'une des grandes académies littéraires du XVIII^e siècle, l'Arcadie : A. Cipriani, *Contributo per una storia politica dell'Arcadia settecentesca*, dans *Arcadia. Atti e memorie*, s. III, V, 1971, 2-3, p. 101-166; L. Felici, *L'Arcadia romana tra Illuminismo e neoclassicismo*, *ivi*, p. 167-182; A. Costamagna, *Agesia Belemino (G. G. Bottari) e l'Accademia dell'Arcadia nel Settecento*, dans *Quaderni sul Neoclassico*, n. 3, 1975, p. 43-63; A. Vergelli, *Letteratura e costume in Arcadia attraverso l'epistolario di Gioacchino Pizzi (1772-1790)*, dans *RMC*, 1993, 3, p. 155-174.

¹⁰⁰ Voir, sur cette question, la récente synthèse de F. Waquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, 2003.

¹⁰¹ Cf. les remarques de M. Fumaroli, *La conversation savante*, dans H. Bots et F. Waquet (éd.), *Commercium Litterarium. La communication dans la république des lettres/Forms of communication in the Republic of Letters*, Amsterdam, 1994, p. 67-80, et de J. Bryce, *The oral world of the early Accademia Fiorentina*, dans *Renaissance Studies*, IX, 1995, p. 77-103. Pour une anthropologie de la

cœur d'une civilité et d'une éthique dont l'analyse requiert ce que Amedeo Quondam a naguère appelé une « antropologia della parola socializzata »¹⁰², que l'académie privilégie et met en scène. Espace d'une sociabilité plurielle et polymorphe, elle autorise également une approche des académiciens qui ne les réduit pas uniquement à des « intellectuels » des temps modernes, au sens où tous ne se définissent pas comme des producteurs, ni même comme des consommateurs de culture. De fait, appartenir à une académie peut revêtir des significations diverses, en particulier en termes de reconnaissance, d'acquisition d'un statut, d'un prestige ou d'une indépendance sans lien direct avec le rôle joué sur le plan intellectuel. De plus, la participation à la vie académique peut non seulement transformer des compétences, mais en adjoindre de nouvelles. Tout ceci n'exclut pas qu'il existe aussi des producteurs de culture et des intellectuels en dehors des milieux académiques. Le projet collectif, sans les ignorer, les a abordés sur un mode marginal¹⁰³, à travers une série de questions concernant les liens tissés par les académies et les académiciens avec d'autres institutions ou lieux de la sociabilité culturelle urbaine.

La troisième raison de ce choix doit beaucoup aux objectifs propres à notre enquête : l'étude des académies permet une approche comparative de réalités urbaines différentes en termes de structures, ce qui ouvre la voie à une compréhension des diverses modalités de configuration de la vie intellectuelle sur le plan institutionnel. On pourra ainsi vérifier si celle-ci se décline à l'intérieur ou par le biais du système de la cour; on pourra interroger les réseaux de relations ou de patronages mobilisés, les processus de diffusion du centre à la périphérie, les types de liens institués avec le pouvoir politique central; on pourra établir si, et dans quelle mesure, se constituent des espaces propres pour les différents champs du savoir, et s'ils sont susceptibles d'engendrer des phénomènes de professionnalisation et/ou des mécanismes de formation du personnel politique de l'État, etc.

Dans cette optique, le nombre des académies et des académiciens, les mécanismes de l'agrégation intellectuelle, le rôle et l'in-

conversation mondaine et son lien avec la conversation savante, C. Ossola, *Dal 'Cortegiano' all' 'uomo di mondo'. Storia di un libro e di un modello sociale*, Turin, 1987. Pour le lien entre culture savante et culture mondaine, cf. par exemple F. Waquet, *L'académie de l'Arcadia : de l'otium literatum à la réforme des lettres dans l'Italie du XVIII^e siècle*, dans M. Fumaroli, Ph.-J. Salazar, E. Blu (éd.), *Le loisir lettré à l'âge classique*, Genève, 1996, p. 287-306.

¹⁰² A. Quondam, *L'Accademia* cit., p. 835.

¹⁰³ On renverra principalement à l'étude de M. Madignier sur les conversations (cf. *infra*), et, plus généralement, aux travaux publiés dans la deuxième section du volume.

fluence des fondateurs et des protecteurs, la composition sociale des groupes, la durée de vie de ces institutions, les formes de leurs activités constituent autant de données comparables, à partir desquelles on pourra non seulement mesurer les facteurs de convergences mais aussi les éléments de distinction entre les lieux. Mais outre les structures, la comparaison doit aussi porter sur les contenus, c'est-à-dire sur les modalités d'introduction et de développement des débats intellectuels qui se déploient dans les académies, sur leurs rapports avec des interrogations externes, ainsi que sur leur degré de production des innovations. On a choisi d'aborder cet aspect du projet à travers un ensemble de questions qui parcourent non seulement les synthèses proposées dans la première partie du volume mais aussi les études de cas de la deuxième partie.

La structure de l'ouvrage veut rendre compte de l'ensemble du programme et du double niveau de sa mise en œuvre, réflexion collective transversale et comparative d'un côté, travail de groupe sur chacun des sites de l'autre. En réunissant les synthèses par site dans la première partie, on a cherché à poser d'emblée les éléments de connaissance nécessaires à une démarche comparative; elles sont accompagnées d'un ensemble d'études de cas qui donnent des éclairages singuliers sur certains aspects des milieux intellectuels des différentes villes; elles sont dotées d'annexes en fin de volume qui rendent compte des enquêtes systématiques qui ont été conduites sur un certain nombre d'équipements culturels majeurs (académies, bibliothèques, périodiques). La seconde partie regroupe les études qui se sont engagées dans une approche comparée de deux voire des trois villes, à partir d'un thème précis. Elle se prolonge par une série de réflexions qui, depuis les dossiers constitués, proposent moins une conclusion que des perspectives véritablement comparatives sur les milieux intellectuels italiens des XVII^e et XVIII^e siècles. La bibliographie établie en fin de volume vise à regrouper les travaux les plus significatifs sur la question, en rendant leur place propre aux différentes traditions historiographiques par lesquelles elle a été abordée. C'est donc un résultat partiel qui est proposé ici : partiel dans ses conclusions, dans ses interrogations, dans les dossiers qu'il propose; il se présente toutefois comme une invitation à l'écriture d'une nouvelle histoire des milieux intellectuels italiens à l'époque moderne.

Jean BOUTIER
Brigitte MARIN
Antonella ROMANO